VOLUME VI | WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 25 SEPTEMBRE 1918 | NUMERO 20

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $1.50
Union Postale $2.00

LA LIBERTÉ

Imprimé et publié par la WEST CANADA[illegible] CO. LTD.
619 Ave M[illegible]rmot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

UN APPEL DE FONDS POUR L'ASSOCIATION D'EDUCATION

UN DEVOIR URGENT

Nous voudrions que, pour la circonstance, notre voix eut la force du clairon; car il faut que nous soyons entendus partout chez la population de langue française de cette province.

L'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba demande qu'on lui fournisse les fonds requis pour son oeuvre; et cette oeuvre, c'est une oeuvre nécessaire, essentielle: MAINTENIR, COUTE QUE COUTE, L'ENSEIGNEMENT DU FRANCAIS POUR LES ENFANTS DE LANGUE FRANCAISE.

Si la minorité française du Manitoba veut vivre il faut qu'elle ait, bien ferme, la résolution de faire, partout et toujours, son devoir. Cette fois son devoir est simple et facile: verser de l'argent—un peu d'argent. Le moment est opportun. Jamais nos paroisses françaises n'ont été aussi florissantes qu'à l'heure actuelle; l'argent y circule à flots; et cette prospérité repose sur une base qui lui assure un caractère de permanence. Une promenade en ce moment dans nos campagnes est ravissante; de vastes champs de blé, une culture maraîchère intense, du troupeau en abondance—le tout traversé par des lignes de chemin de fer; en un mot, une production considérable, avec des marchés d'accès facile. La population française de notre province est donc en excellente situation pour faire les luttes que lui prescrit l'honneur patriotique. Pas d'axcuse possible, par conséquent. Si les 60.000 Canadiens-français laissés sur les bords du Saint-Laurent lors de la cession du Canada à l'Angleterre en 1760, avaient eu de pareils moyens de résistance, ils se seraient crus de grands seigneurs. Apercevons, certes, les difficultés auxquelles nous devons faire face, mais apercevons aussi les moyens de défense dont nous disposons.

Donc, l'Association d'Education a besoin d'argent; non pas pour elle-même, mais pour la cause du français. Et l'Association tend la main à ceux qui parlent le français.

Il faut avoir assisté seulement à quelques séances de l'Exécutif de l'Association pour être au courant des problèmes d'ordre national que nous aurons à résoudre si nous voulons surnager à travers l'immense bigarrure de peuples qui forment la population de l'ouest canadien. Ceux d'entre nous qui ont charge de la Cause, ont le devoir d'avertir NOS GENS. Pour ne parler que du seul domaine scolaire, nous sommes l'objet de traquenards constants de la part d'une certaine catégorie d'ennemis; et la masse du public est indifférente à toutes les perfidies dont nous sommes les victimes. Ce sera même plus tard l'humiliation et le regret de la saine population anglaise protestante d'avoir permis à quelques hommes turbulents et ignorants de nous causer tant de mal. En attendant, les Canadiens-français du Manitoba sont seuls pour se défendre! Seuls ils se battront, et seuls ils vaincront—s'ils veulent s'imposer les sacrifices que réclame la Victoire.

Nous avons pu dans le passé mesurer très exactement la somme des secours qui pouvaient nous venir de l'extérieur: ce fut mince, aléatoire, presque de la fumée. Comprenons cela. Nous connûmes certes de grands dévouements et d'indiscutables bonnes volontés, mais ce fut contrecarré par ailleurs. Conclusion: organisons-nous comme si nous devions être seuls à faire notre bataille; nous nous trouverons bien de cette prudence. La paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg peut sur ce point nous servir d'exemple; au lieu de s'effrayer et de porter ses yeux à l'extérieur, elle s'est organisée en silence, elle s'est cotisée, et elle vit; en plus de payer la taxe scolaire publique, elle soutient ses écoles depuis douze ans et elle trouve le moyen d'aider les autres! Que le bloc de la minorité française du Manitoba compte ainsi sur lui-même.

Nous ne voulons pas allonger cet article; nous nous bornons par conséquent aux grandes lignes. Si on nous demande: "Pourquoi cet argent, et pourquoi cette grande souscription organisée par l'Association d'Education, cet automne", nous répondons:

1o.—Pour aider à la formation des instituteurs et des institutrices.

2o.—Pour fonder des écoles privées, là où c'est nécessaire.

3o.—Pour subventionner des écoles du soir dans certains endroits où il n'y a pas d'autre moyen de faire apprendre le français aux enfants.

4o.—Pour maintenir un Secrétariat permanent à Saint-Boniface; c'est chose nécessaire, car sans cela tout l'organisme de l'Association se disloquerait.

5o.—Pour fonder une Caisse destinée à faire face aux menaces qui se dessinent dans de nombreux endroits.

On frappe souvent à nos portes, en ce moment, pour nous inviter à collaborer à des oeuvres diverses, généralement des oeuvres excellentes. Cette fois-ci, C'EST POUR NOUS-MEMES que nous demandons; c'est pour notre oeuvre A NOUS; et si nous ne nous occupons pas de notre oeuvre à nous, personne ne s'en occupera pour nous.

Que chacun fasse l'examen de son revenu de l'année et prépare dès maintenant une somme pour les percepteurs de l'Association d'Education. Ceux qui ont de gros revenus devront souscrire généreusement; les autres, convenablement. Cette liste sera un tableau d'honneur, et il faut que chacun y inscrive son nom.

COMITE DE PRESSE DE L'ASSOCIATION D'EDUCATION DES CANADIENS-FRANCAIS DU MANITOBA.

MEMOIRE DEFECTUEUSE

Vraiment, tous les professeurs d'Université n'ont pas la mémoire heureuse; c'est regrettable, car une courte mémoire joue de vilains tours. Ainsi Monsieur Harper, président de l'Université de Chicago, disait-il y a quelque temps:

"Il est difficile de prédire quel sera le résultat de cinquante "années de notre système scolaire, système qui exerce l'intelligence "mais qui, en général, laisse le côté moral absolument inculte; ni "religion ni morale, simplement un affinement de l'intelligence. Les "catholiques ont résolu la difficulté; nos églises protestantes l'ont "totalement ignorée."

Monsieur le président oublie de dire que pour résoudre la difficulté, les catholiques sont obligés de payer pour la triste chose dont il parle, l'école publique, puis de se saigner pour maintenir l'école catholique libre, salut de la moralité publique.

Ceci dit en passant, faisons la preuve de la courte mémoire de Monsieur le président. Il ne s'agit pas de prédire; il faut simplement constater.

Il y a quelques années, la grande presse de son pays, rendant compte du résultat du recensement général fait aux Etats-Unis, proclamait, chiffres officiels à l'appui, que cinquante millions d'Américains avaient avoué ne pratiquer aucune forme de religion; des païens, quoi! **La prédiction dont parle Monsieur le président** n'est donc pas difficile à faire: le résultat de cinquante autres années de ce régime d'école neutre, vraie sentine d'infidélité, ne fera qu'accroître ce nombre déjà terrible d'infidèles, et préparera les plus formidables problèmes aux Etats-Unis. On ne détruit pas la foi en l'au-delà sans déchaîner la lutte des appétits, et cette lutte sera féroce, car il n'y aura plus que la bête humaine de la partie.

Voilà pour le point de vue surnaturel; ce n'est pas brillant.

Ce n'est guère plus brillant de l'autre côté; l'affinement de l'intelligence dont parle Monsieur le professeur n'est pas si fin que cela. Voici pour le prouver les paroles d'Américains authentiques, peu enclins à dire du mal de leur pays.

M. Merriam, le directeur du recensement décennal aux Etats-Unis, écrivait il y a une vingtaine d'années:

"Dans nos écoles publiques, on enseigne la botanique, la psycho- "logie et la couture, mais on n'y enseigne évidemment pas les rudi- "ments de l'arithmétique ou de l'épellation."

Les trois quarts de ceux qui écrivirent à M. Merriam pour le prier de les nommer recenseurs, ne savaient, paraît-il, ni compter ni epeler.

Renchérissant sur l'opinion pourtant sévère de M. Merriam, le **Globe**, de Boston, s'exprimait comme suit:

"Tout homme d'affaires qui a eu à son service des jeunes gens "sortis des écoles supérieures (High Schools) sait depuis longtemps "à quoi s'en tenir là-dessus."

Le système a voyagé des Etats-Unis au Canada. Les paroles que nous venons de citer remontent à vingt ans. Il y a une couple de semaines, les journaux de Toronto disaient absolument la même chose des écoles d'Ontario. Il avait fallu vingt ans d'expérience pour en arriver à la conclusion de M. Merriam et du **Globe**, de Boston. Ontario semble à la veille d'une conversion scolaire. Il va falloir encore vingt ans probablement à nos grands éducateurs manitobains, qui ont copié Ontario comme Ontario avait copié les Etats-Unis, pour se convaincre qu'ils ont pris des vessies pour le soleil.

Mais, vive les écoles nationales, et paye Baptiste! Et pour te consoler, cher Baptiste, entonne une petite chanson à l'honneur du progrès moderne et des écoles pratiques!!

POUR LA DEFENSE NATIONALE

Le noble geste de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg n'a pas échappé à l'attention vigilante de M. Omer Héroux, du **Devoir**. Voici ses judicieuses remarques:

"Chaque semaine, les journaux français du Manitoba publient, "sous le titre **Pour la Défense nationale,** une note où **l'Association "d'Education des Canadiens français du Manitoba** accuse réception "des souscriptions de la semaine. La dernière liste est particuliè- "rement forte. Elle donne le résultat de souscriptions faites à Win- "nipeg, et se totalise à $876. Le fait est d'autant plus remarquable "que les caholiques de Winnipeg sont contraints, depuis près de "trente ans, de s'imposer une double taxe pour maintenir des écoles "conformes aux exigences de leur conscience.

"Mais ce que nous tenons à signaler surtout, c'est le caractère "particulièrement **pratique** que prend, au Manitoba comme dans la "Saskatchewan et l'Ontario, la défense nationale. On se rend compte "que les manifestations écrites ou verbales n'ont toujours qu'une "importance limitée, qu'il faut les supplémenter par une action qui "exige des dépenses, que ces dépenses devant être subies par des "corps trop faibles parfois, il faut constituer une caisse qui assure "aux petits le secours des plus riches, qui mette à la disposition des "chefs des ressources qui puissent être sans retard appliquées aux "endroits nécessaires.

"Cette caisse, elle n'est pas encore très abondamment pourvue, "sans doute, mais elle existe, et c'est déjà beaucoup. Elle existe, et "nos compatriotes apprennent chaque jour son utilité profonde et "son urgente nécessité. C'est le gage de son progrès futur.

"Nous avons donné d'intéressants détails sur ce qui s'est fait "récemment en Saskatchewan. Au Manitoba, il va de soi que l'oeu- "vre a toutes les sympathies de Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface. "Il a profité d'une occasion récente pour en témoigner publiquement.

"Et c'est ainsi que, sans vain tapage, mais avec efficacité et "méthode, s'organise là-bas la défense nationale.—**O. H.**

Nous tenons particulièrement à souligner les lignes suivantes:

"On se rend compte que les manifestations écrites ou verbales "n'ont toujours qu'une importance limitée, qu'il faut les supplémenter par une action qui exige des dépenses, que ces dépenses devant "être subies par des corps très faibles parfois, il faut constituer une "caisse qui assure aux petits le secours des plus riches."

Certaines unités ont payé noblement de leur bourse, quelques-uns sont allés jusqu'à l'effort personnel, un bon nombre n'ont encore rien fait du tout, et nous oserions presque dire que ce nombre est la masse.

Pourtant, il faut atteindre la masse, et cela sera impossible aussi longtemps que nous n'aurons pas trouvé des zélateurs assez dévoués et assez sérieusement patriotes pour aller à tous, imitant ainsi le sérieux apporté à l'action par les partisans de la Croix Rouge, du Y. M. C. A., des Chevaliers de Colomb et, disons-le, de l'Armée du Salut. Il nous semble que la cause à défendre vaut amplement qu'on apporte ce sérieux à l'action.

Puisque, en pleine guerre, on nous force à défendre deux fronts, l'un en Europe et l'autre au pays, arrangeons-nous pour que toutes nos ressources n'aillent pas à la défense de l'un en laissant l'autre absolument découvert, car c'est ce dernier qui doit protéger chez nous ce que nous allons soi-disant défendre ailleurs: le droit menacé par la force brutale.

Il y a beau temps que, pour notre part, nous ne croyons plus à ces sornettes: les méthodes passées et présentes de ceux qui, en définitive, ne sont que nos égaux et non nos maîtres, nous ont bien aidé à faire notre éducation en ce sens. Que voulez-vous, nous sommes coupables de nous attarder à défendre notre culture française qui n'en vaut guère la peine, paraît-il, et de prétendre que celui qui sait deux langues a quelque supériorité sur celui qui n'en sait qu'une.

N'est-ce pas un crime impardonnable? Aussi, maître loup veut-il nous le prouver clairement, mais à la manière des loups et non à celle des hommes. Il ne nous reste plus qu'à nous montrer pas trop moutons, sans quoi nous serons dévorés sans considération comme sans pitié.

De la pitié, nous n'en voulons pas, mais, à tout prix, il faut rester dignes de la considération. Alors mettons-y le prix qu'il faut.

A DROITE ET A GAUCHE

La race des crétins n'a pas disparu.

Si quelqu'un en doute, qu'il ouvre le **Telegram** d'hier, page de rédaction, à l'article intitulé "Allenby Always Wins". Que nos compatriotes anglais aiment célébrer leur valeur militaire, l'héroïsme de leurs soldats, cela ne nous sera jamais sujet d'étonnement. C'est chez eux travers aussi vieux que leur race. Quiconque a tant soit peu lu l'histoire de l'Angleterre est là-dessus parfaitement renseigné. Il ne peut s'empêcher d'admirer la prestesse des historiens anglais à escamoter la gloire de leurs alliés et à faire d'eux-mêmes les facteurs décisifs de la victoire. N'ont-ils pas brisé comme verre Napoléon Bonaparte? N'ont-ils pas maté la Russie en Crimée?

A en croire des historiens français, la France aurait dans cette dernière guerre remporté maints succès contre les Russes. Ce sont évidemment des historiens assez peu renseignés. Du moins, c'est la conclusion qui se dégage du récit que les historiens anglais font de la campagne de Crimée.

Les historiens et les journalistes français d'aujourd'hui qui nous parlent des prouesses de leurs troupes, du génie militaire transcendant de leurs généraux, d'un Joffre, d'un Mangin, d'un Humbert, d'un Castelnau, d'un Pétain, d'un Foch enfin, n'en savent évidemment pas plus long que leurs devanciers. Franchement ils mesurent à fausse échelle la valeur des soldats, le génie des chefs. En veut-on une preuve? Le cuistre qui rédige le **Telegram** nous la donnera.

Jusqu'ici tous, vous comme moi, croyiez que la première bataille de la Marne qui vit le génie de Joffre soudainement arrêter dans les champs catalauniques la plus formidable invasion dont fasse mention l'histoire et transformer en une prestigieuse victoire une marche en arrière qui avait toutes les allures d'une effarante déroute, constituait une des étapes maîtresse du conflit européen; tous, vous comme moi, croyiez que la seconde bataille de la Marne où le génie de Foch posait un terme à la nouvelle ruée allemande sur Paris, — ruée qui eût été impossible sans la débandade de la cinquième armée anglaise, —et dans une magnifique offensive conduisait ses troupes de victoires en victoires jusqu'aux célèbres lignes Hindenburg, pouvait s'appeler une étape maîtresse du conflit, tout comme la première bataille de la Marne. Bien, petites gens, nous nous trompions. Et force nous est aujourd'hui d'admettre que ce n'était là que mineures opérations de guerre et qu'il n'y a pas tant que nous croyons là-dedans matière à crier au génie militaire de Joffre et de Foch. La grande victoire, c'est celle du général Allenby en Palestine; le grand génie militaire, c'est le général Allenby. Ecoutez le **Telegram**:

"L'étonnante (sic) victoire que le général Allenby vient de remporter sur les Turcs en Palestine est probablement le plus grand exploit de toute cette guerre."

Ca débute bien. Oyez la suite et remerciez le ciel.

"Rarement aussi décisive bataille a été livrée dans une guerre. Assurément, il n'y a rien eu de tel dans la guerre actuelle."

Ce n'est pas tout. Reprenons haleine.

"Il n'y a pas dans les armées alliées un général qui ait de façon aussi suivi marché de victoire en victoire, — **et il ne semble pas qu'il y en ait un dont le génie ait plus que le sien droit au succès.**"

Et dire que le bonhomme qui a pondu cela court encore les rues de Winnipeg!

Tiens, on ne nous en avait point soufflé mot.

Vous vous souvenez de l'embouteillement d'Ostende? Ce fut un bel exploit de la flotte anglaise; ce fut, à en croire le récit que nous en firent tous nos journaux anglais, un bel exploit anglais et uniquement un exploit anglais. Pourtant, nous lisons dans la **Croix** de Paris, en date du 30 août, ce qui suit:

"Des marins français ont participé à l'embouteillement du port d'Ostende. On nous annonce de Londres que le vice-amiral Sir Roger Keyes, commandant supérieur de la marine à Douvres, fait connaître les noms des divers officiers et marins français qui se sont distingués dans la deuxième opération d'embouteillement d'Ostende.

"L'amiral fait mention des services rendus par le vice-amiral Ronarch, commandant supérieur de la marine de la zône des armées du Nord, à Dunkerque, **pour l'aide précieuse fournie par la flotte française** pendant la nuit du 22 au 23 avril, et du 9 au 10 mai, et encore, au cours de plusieurs opérations préparatoires."

Suit une longue liste d'officiers et de marins qui se sont distingués durant ces opérations.

Bah! nous n'en croyons pas un traître mot. Ces Français doivent se vanter. Oh! s'ils avaient la modestie de leurs alliés britanniques! Quand a-t-on vu ces derniers dire ou écrire qu'ils ont accompli un exploit?

* * *

Il ne faut pas s'y tromper.

Nous tendant un journal anglais de Winnipeg de la semaine dernière, un ami nous disait: "Lisez." Un très gros titre: "Les Anglais ont fait 300 prisonniers et remporté une belle victoire"; un très petit titre: "Les Français avancent et font quatre mille prisonniers."

Et notre ami semblait s'offusquer de cela. Il avait tort. C'est la règle. Le "fair play" anglais exige qu'il en soit ainsi.

* * *

De la viande de cheval.

Mangerons-nous de la viande de cheval? Les grandes organisations qui s'occupent du commerce des bestiaux dans la Saskatchewan demandent au gouvernement fédéral d'en autoriser la vente par les bouchers. Le Canada adopterait le système qui réglemente ce commerce dans différents pays d'Europe. Il y aurait, dit-on, grand profit du point de vue économique, car des milliers de chevaux qui n'ont aucune valeur commerciale consomment de grandes quantités de fourrage.

Des milliers de personnes au Canada vont frémir à la seule pensée qu'il leur faudra peut-être bientôt croquer à belles dents dans un rôti de cheval. Et pourtant ne mange-t-on pas d'énormes quantités de chair de cheval en Europe! Cent mille familles de Paris en mangent. En 1909, l'Allemagne en consommait 79,000,000 de livres. Cette même année-là les Allemands firent leurs délices de la chair de 6,990 chiens.

A quoi bon faire la fine bouche là-dessus? Il est vrai qu'on ne doit pas discuter des goûts, mais il faut bien, en fin de compte, avouer qu'ils ne sont après tout que le produit de certaines habitudes et de certaines circonstances. N'a-t-on pas, durant le siège de Paris, été très heureux de manger du rat? N'existe-t-il pas des peuples qui trouvent délicieux le serpent rôti ou grillé? N'a-t-on pas connu une tribu indienne qui ne crut pouvoir donner à un missionnaire aimé et honoré rien de plus succulent que des petits vers blancs?

On ne discute pas des goûts. Admis. N'empêche que c'est souvent affaire d'habitudes et de caprices aussi.

PAYEZ MAINTENANT VOTRE ABONNEMENT

Les trois journaux quotidiens de Winnipeg ont, ces dernières semaines, augmenté sensiblement leurs taux d'abonnement. En cela, ils n'ont fait que suivre la voie ouverte par tous les autres quotidiens du Canada. Le quotidien à un sou devient chose du passé. Sur la rue, les journaux de Winnipeg se vendent cinq sous le numéro. Les éditeurs ont dû en venir à cette décision devant la hausse constante du coût du papier et de la main-d'oeuvre. Tous les journaux hebdomadaires devront adopter la ligne de conduite tracée par les quotidiens. Il ne fait aucun doute que cela se produira cet automne même. La "Liberté" sera certainement du nombre des hebdomadaires qui feront subir un relèvement à leur tarif d'abonnement. Tout aussi bien que les quotidiens, elle devra porter sa part du fardeau de la hausse que subira dans quelques jours le papier à journal. Ce changement du taux d'abonnement ne se fera cependant pas avant quelques semaines. D'ici là nos abonnés auront toute liberté de solder leurs arrérages et de payer à l'avance, à l'ancien taux, leur abonnement pour un an, deux ans ou plus. C'est là un avantage dont nos abonnés, nous en sommes assurés, s'empresseront de profiter.

Le gouvernement américain vient de décider que les journaux devront "cesser à partir de la date d'expiration de l'abonnement l'envoi du journal à moins que l'abonnement ne soit renouvelé et payé."

Il n'y aurait pas à s'étonner si le gouvernement canadien imposait pareille obligation aux journaux canadiens.

Ce serait très regrettable. Il vaut mieux le prévenir.

AU CHAMP D'HONNEUR

Lundi, de la semaine dernière, un service funèbre était chanté en l'église de Saint-Pierre-Jolys, pour le repos de l'âme de Aurèle Préfontaine, tombé au champ d'honneur, au cours de la dernière offensive. Le défunt était fils du distingué chef de l'opposition, M. Albert Préfontaine, député de Carillon. M. l'abbé Jolys, curé, officia au service, assisté de M. l'abbé Mireault, diacre, et du R. P. Bellerose, sous-diacre. On remarquait dans le choeur: Mgr Cherrier, le R. P. Bournival, S.J., MM. les abbés Jubinville, St-Amant, Rocan, Macaire, Gagnon, Caron.

A la famille Préfontaine si profondément éprouvée par ce deuil, la **Liberté** offre l'expression de sa plus sincère sympathie.

TUE AU FRONT

Hervé Landry, autrefois de St-Boniface, a été tué au champ d'honneur, au commencement de septembre. Il était au front depuis le mois de février 1916. Hervé Landry était le fils de M. Moïse Landry, de Gravelbourg, neveu de M. Calixte Landry, marchand de Mariapolis, de MM. Zenon et Excide Landry, de Somerset, et de M. Léon Roy, de Saint-Boniface. Il était âgé de 22 ans.

A sa famille en deuil nous offrons nos plus sincères sympathies.

FEU LE R. P. HYACINTHE HUDON, S.J.

Le R. P. Hyacinthe Hudon, S.J., est décédé vendredi dernier au collège Sainte-Marie de Montréal, à l'âge de 79 ans. Il faisait partie de l'Ordre des Jésuites depuis plus d'un demi siècle. Deux de ses frères sont morts Jésuites. Avant d'entrer chez les Jésuites le R. P. Hyacinthe Hudon avait étudié le droit, qu'il pratiqua quelques années, en société de Sir Georges-Etienne Cartier.

Le défunt fut autrefois vice-recteur au collège de Saint-Boniface.

La commission de la voirie du conseil municipal de Paris a fait connaître que quatre des plus importantes rues du quartier des Champs-Elysées vont être débaptisées et recevront de nouveaux noms.

Paris veut rendre hommage aux souvenirs alliés. Le Quai de la Conférence deviendra le Cours Albert 1er; l'avenue d'Antin sera Avenue Victor-Emmanuel III; l'avenue de l'Alma, Avenue Georges V, et une partie de la rue Pierre-Charron sera nommée Rue Pierre 1er de Serbie.

L'avenue du Trocadéro sera l'Avenue du Président Wilson.

LE COIN DES DAMES

J'ECOUTAIS, il y a quelques jours, la conversation de deux petits bonshommes qui, sacs d'école sur le dos, mains dans les poches et casquette sur le bout de la tête, donnaient, à la façon de leurs aînés, leur appréciation sur les honneurs. "Moi, dit le plus petit, je veux faire un docteur. C'est beau, ça, un docteur! Il a toujours un automobile et on lui donne son titre. On ne dit pas Monsieur L... (en nommant un médecin bien connu) mais Monsieur le Docteur L..., tandis qu'un ovocat, on ne sait pas si cela en est un. Et c'est si commode quand on est malade." Je ne pus m'empêcher de rire tout haut de la perspicacité du petit homme, et, à mon grand regret, les deux gamins me regardèrent avec un air honteux et s'enfuirent en toute hâte, comme s'ils avaient commis une sottise.

Ce petit garçon de 8 à 9 ans admire, sans le comprendre, le rôle important du médecin. Il ne voit en ce moment que le clinquant de l'auto. Plus tard, j'espère qu'il comprendra la grandeur de cette vocation, surtout quand elle appartient à un homme de coeur.

Oui, la vocation d'un médecin est bien grande, si cet homme comprend son devoir et fait de la médecine pour l'art et pour le bien de l'humanité, non pas pour l'argent, — car ce vil métal gâte tout, même les plus beaux talents.

Alléger la souffrance, guérir ceux qui désespèrent, n'est-ce pas une noble tâche! Et du reste, quel homme populaire que Monsieur le Docteur. Il est toujours impatiemment attendu; on guette son approche; on tend l'oreille à ses pas, et quand, enfin, il paraît, on l'écoute comme un oracle. Mais, n'allez pas croire, comme mon petit bambin du coin de la rue, que Monsieur le Docteur a une vie facile parce qu'il est toujours en automobile. Non, le médecin ne s'appartient pas et semble être au monde pour les besoins de ceux qui souffrent. Il n'a pas le temps d'avoir des distractions, car, s'il accepte une invitation à dîner ou s'il passe une soirée au théâtre, on dirait que ses malades devinent qu'il se permet de s'amuser, et vite on le dérange. Vous le voyez sans cesse occupé d'un principe, le principe vital. Rien ne l'éloigne, rien ne le rebute. Chez lui l'art et le dévouement se prêtent un mutuel secours. Quand il se sent impuissant devant une maladie, alors une souffrance indicible lui tord le coeur; il passera des nuits à étudier; il mettra tout en oeuvre, sa volonté, ses capacités, et, s'il est chrétien, il implorera le secours de Celui qui peut tout. Cette vocation exige un esprit ferme en même temps que de la douceur, car parfois il survient des cas où le médecin doit exercer, en plus de ses capacités, son jugement et son coeur. Le moral affecte beaucoup le physique, et un mot de sympathie, une parole encourageante fera des merveilles pour la guérison de certaines maladies.

Si la vocation du médecin en général est admirable, celle du médecin de campagne atteint souvent le sublime. A lui les longues distances, beau temps ou mauvais temps, dans la nuit sombre, par des chemins impratiquables. A son retour, il a à peine le pied dans la maison qu'on l'appelle encore pour un autre souffrant. Il ne peut dire: "Appelez-en un autre, je suis fatigué." Non, ce refus serait peut-être la cause de la mort d'une personne, et vite il se remet en route, poursuivant son oeuvre de dévouement.

Il lui serait certainement plus agréable d'exercer son activité dans une sphère plus haute et plus large (un médecin de ville acquiert vite une renommée), mais qu'il pense que le mérite d'un homme ne consiste pas à recueillir des succès, mais bien à remplir le mieux possible le rôle que Dieu lui a confié.

GERTRUDE.

L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars;
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant dont la faible lumière,
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui dans ces jours d'automne où la nature expire
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encor
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu!

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyr;
A la vie, au soleil ce sont là ses adieux:
Moi, je meurs; et mon âme au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

LAMARTINE.

PENSEES

S'ennuyer, c'est prouver qu'on ne veut rien faire de bon et d'utile.

• • •

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le coeur qu'on ne s'ennuie pas.—Mme Swetchine.

• • •

Les meilleurs médecins sont le docteur Gai et le docteur Tranquille.

QUESTIONS ENFANTINES

Ah! Entendez-vous les gazouillements de ces petites voix qui remplissent l'air de la plus délicieuse musique à l'oreille des mères? Il est 4 heures et ce sont les enfants qui reviennent de l'école, gazouillant comme des petits oiseaux et se pressant; courant même pour arriver vite. A ces voix animées les mères accourent sur le seuil des portes, heureuses de revoir ces petites êtres aimés. Vous entendez dire quelquefois: Oh! les enfants sont à l'école. Quelle bonne chose! Nous allons avoir la paix! Je voudrais que l'école durât toujours.

Ces mères qui parlent ainsi ne sont pas sincères, car elles sont les premières à manger de caresses ces petits qui ont passé quelques heures loin d'elles, et cela prouve qu'elles se sont ennuyées et que les heures leur ont paru longues.

Les premiers pas de l'enfant, en entrant dans la maison, se dirigent vers le garde-manger. Là, il sait qu'une bonne tartine l'attend, car les enfants qui vont à l'école ont besoin, pour avoir la somme de force voulue, d'une bonne nourriture saine et digestible.

Il y a des personnes qui pensent que quand un enfant est assez vieux pour aller à l'école, qu'il est capable de prendre soin de lui-même, et on le laisse se servir et manger de tout parce qu'il a faim. C'est un grand tort; et le goûter de l'après-midi devrait être très léger, afin de ne pas nuire au repas du soir qui aussi ne devrait jamais être lourd, car il dérangerait le sommeil.

Il est donc très important pour l'enfant allant à l'école d'avoir des repas réguliers, et il devrait manger peu entre les repas. Sans nourriture l'enfant ne peut travailler, et trop de nourriture rend l'esprit lourd et paresseux.

G.

RECETTES

Soupe aux pois verts

Ingrédients.—1 chopine de pois verts; 1 grosse pomme de terre gros comme un oeuf de beurre; sel et poivre; 1 chopine de lait.

Préparation: Faites bouillir les pois et la pomme de terre. Quand c'est cuit passez au tamis. Ajoutez le beurre, ainsi que du poivre et sel au goût, puis en dernier le lait.

• • •

Macaroni genre mexicain

Ingrédients: ½ gros paquet de macaroni; 1 oignon haché; 2 tasses de tomates en conserves; 1 piment rouge ou vert; un peu de fromage râpé; 2 cuillerées à soupe de beurre.

Préparation: Faites bouillir le macaroni, égouttez-le dans une passoire, arrosez d'eau froide pour le blanchir et secouez-le pour l'assécher. Faites frire l'oignon dans le beurre jusqu'à ce qu'il soit doré, ensuite ajoutez le macaroni avec les tomates et le piment dont vous aurez enlevé les graines et que vous aurez coupé en lisière. Faites cuire lentement jusqu'à ce que le macaroni soit bien tendre. Couvrez avec le fromage râpé avant de servir.

• • •

Gâteau à la sauce aux pommes

Ingrédients: 1 tasse de sucre brun; ½ tasse de beurre; 1 oeuf; 1 cuillerée à thé de canelle; ½ cuillerée à thé de clous de girofle; 1 pincée de sel; 1½ tasse de sauce aux pommes sucrée; 1 tasse de raisins; 1 tasse de corinthe; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte dans deux tasses de farine.

Faites cuire dans un fourneau modérément chaud pendant 50 à 60 minutes.

L'ANIVERSAIRE DE COURCELETTE

Discours du lieutenant-colonel Chaballe

L'anniversaire de Courcelette a été célébré la semaine dernière à Québec. Le lieutenant-colonel Chaballe a remercié les organisateurs au nom du 22me.

Au nom du 22me régiment Canadien-français je remercie les orateurs qui m'ont précédés, pour leurs bonnes paroles, et la foule qui entoure cette tribune, pour les marques de sympathies et d'admiration témoignées à l'occasion de la bataille de Courcelette.

Merci en notre nom, à nous tous les éclopés, les rescapés, qui avons dû laisser la patrie, et qui nous sentons un peu honteux de nous trouver ici alors que la besogne n'est pas finie.

Merci aussi pour les camarades qui continuent la tâche là-bas, "Somewhere in France" quelque part en France, ou en Belgique, ajoutant chaque jour une nouvelle branche de laurier à la couronne de gloire tressée par leurs aînés.

Merci aussi, merci surtout pour nos frères qui sont tombés, donnant leur vie pour la cause de la justice et du droit outragé. Ils ont pour tombeau la terre de France, la terre de leurs ancêtres dont ils sont restés dignes.

Je suis bien peu de chose pour parler au nom de tant de grandeur, de tant de sacrifice; je voudrais qu'une voix plus autorisée s'éleva pour répondre à vos acclamations. Que n'est-il ici l'homme, le soldat qui personnifie le 22me, celui dont le nom est pour nous synonyme de bravoure et de valeur, celui avec qui on brave la mort sans peur, car nul comme lui ne sait nous conduire à la victoire.

J'ai nommé le héros doublé d'un modeste par excellence, le Lt.-col. C.-L. Tremblay. Aimé et admiré de tous, il est le chef de cette famille admirable que forme le 22me,



famille pour laquelle nous oublions l'autre lorsque retentit la voix du devoir. En effet, et j'en appelle à tous ceux qui comme moi sont sortis de la fournaise, lorsque le temps vient de se préparer à l'attaque on se recueille, on songe à ceux qui nous attendent là-bas sur les bords du Saint-Laurent, on pense aux mères, aux épouses, aux petits, on s'attendrit... presque. Mais lorsque sonne l'heure qui pour beaucoup n'aura pas de suivante, on ferme le coeur à la sensibilité, et l'on se donne alors tout entier à la tâche sacrée, car à partir de ce moment nos enfants sont nos soldats, et comme il est facile de commander à de tels héros!

Au 22me, on détient deux records sur les champs de bataille. Jamais encore on n'y a manqué l'objectif, qui a parfois été dépassé, jamais non plus ils n'ont cédé un pouce de terrain, dont ils avaient la garde. Dans les moments les plus critiques, les soldats y vont de tout coeur. "En avant les garçons", crient les officiers, et les garçons enlèvent l'obstacle ou tombent, mais jamais ils ne reculent. Comme disent les habitants: les 22mes y n'a pas guère, mais ça y est toute.

On nous demande souvent: Dites-nous donc comment c'est à la guerre; nous voudrions pouvoir nous figurer votre vie au front.

On ne peut pas vous la dépeindre. Pour beaucoup de ceux qui ne l'ont pas vue, la guerre c'est l'assaut dans un soleil de gloire, c'est la ruée vers l'ennemi que l'on joint, que l'on étreint dans un corps à corps haletant, c'est la baïonnette plongée dans les poitrines et que l'on arrache rouge de sang; c'est la crosse du fusil qui défonce les crânes, pendant que les canons mugissants vomissent la mort et que les mitrailleuses déroulent leurs chapelets meurtriers. Oui, il y a de tout cela des fois, pas tous les jours, mais il y a bien d'autres choses encore. Il y a la tranchée que l'on garde pendant des semaines, épiant l'Allemand sans le voir, mais perdant du monde tous les jours. Il y a l'énervement de l'attente sous le bombardement dans une ligne où la consigne est de tenir malgré tout. On n'a pas dans ce cas le dérivatif du mouvement. A chaque hurlement de l'obus qui va s'abattre on se dit: "c'est le mien" en se faisant tout petits. Nos Canadiens ont une expression bien typique pour exprimer cette sensation: "On se ramasse sur les nerfs du cou"; c'est cela tout juste. Il y a aussi le gaz, cette merveille de cruauté qu'ont trouvée les Allemands et qui oblige de se battre en tenue de scaphandrier.

Il y a l'arrivée du cantonnement après une relève, un soir qu'il pleut à torrent; une heure après, alors qu'on s'apprête à s'étendre sur le plancher, nu d'ailleurs, et pour la première fois depuis peut-être six jours, l'ordre arrive qui vous fait repartir pour le feu, chargés de plaques de tôle ou de munitions, avec lesquels on va patauger pendant des heures, la nuit, à travers le terrain boueux.

C'est aussi les rations qui n'arrivent pas, les voitures de transport ayant été mises à mal par une rafale de mitraille sur la route repérée. On s'arrange alors dans la ligne de feu avec les vivres de réserve, le bully boeuf, les hard tags que l'on arrose de l'eau croupissant dans un trou d'obus, au fond duquel il y a peut-être un cadavre allemand et, à coup sûr, plusieurs cadavres de rats. N'allez pas croire que je veuille par ce tableau vous apitoyer sur nos soldats; ils n'ont pas besoin de pitié et n'en demandent pas. Au contraire, ceci m'amène à dire la façon merveilleuse dont ils s'accommodent de ces incommodités.

C'est dans l'épreuve que le Canadien-français se révèle. Il sait garder dans toutes les circonstances le caractère blagueur que les ancêtres ont apporté de France; il blague même dans la misère, il blague encore devant la mort.

Le général Turner, un autre héros québecois, nous disait un jour: on reconnaît de suite que l'on arrive aux tranchées du 22me parce que l'on entend toujours chanter, même quand ça va mal. Et c'est quand ça va mal qu'il faut tenir le coeur souriant.

Chanter, manifestation magnifique de la belle langue française que le 22me a donnée souvent sur les routes de France, en roulant sa boule, des Flandres à la Somme, de la Somme en Artois, en Picardie et ailleurs. A notre passage dans les villes, lorsque l'on retournait aux secteurs, aux cours des opérations, les habitants, étonnés d'abord, applaudissaient ensuite frénétiquement ces soldats anglais qui chantaient en français la Marseillaise, et souvent j'ai vu pleurer des vieux.

Autre manifestation de la Foi ici que celle, unique au front, de ce régiment canadien-français qui, chaque fois qu'il part pour les tranchées, s'agenouille comme un seul homme pour recevoir des mains de son aumônier l'absolution générale "in Articulo Mortis", car tous ils sont en danger constant de mort violente.

DES VENDUS ET DES TRAITRES

Tels furent les Bolsheviki, Lenine et Trotzky. — Des documents révélateurs. — Complot contre la Roumanie. — L'or allemand.

Washington, 19. — Le gouvernement vient de publier d'autres papiers relatifs aux ingérences boches dans le soviet bolshevik, et l'on y voit encore une fois que Lenine comme Trotzky n'étaient que des créatures vendues au service de l'Allemagne. Cette série de documents jette un jour nouveau sur les agissements de l'ennemi, et elle est, en même temps une fameuse preuve des méfaits du socialisme.

En examinant la dernière collection de documents l'on peut voir que les grands chefs socialistes Lenine et Trotzky avaient été achetés avec de l'or allemand, et que pendant les négotiations au sujet du traité de Brest-Litovsk, ces fourbes machinaient, une révolution en Roumanie au profit de l'Allemagne. Les meurtres, les assassinats, tout est révélé dans son jour qui n'est ni celui de l'honneur, ni du patriotisme, mais celui de la cupidité et de l'asservissement.

La question roumaine

Une des premières pièces du formidable réquisitoire formulé contre les socialistes traîtres, est un télégramme envoyé par Trotzky à la commission qui avait pour charge de combattre la contre-révolution en Roumanie. Il y nomme trois personnages qui avaient pour charge de faire déposer le roi en agitant contre lui le peuple et certains de ses ministres qui leur étaient smypathiques en principe.

Ceci marque le commencement du grand travail de désorganisation de l'armée roumaine, comme le dit M. Sissons, qui commente tous les documents publiés par le gouvernement. Par la suite des agents eurent de la misère à vaincre certaines répugnances instinctives en Roumanie. C'est ce qui fit que plus tard Trotzky se vengea en faisant arrêter Diamenki, ambassadeur roumain à Pétrograd, et en essayant de le faire assassiner.

Les réserves d'or

Comme alliés de la Roumanie et notre alliée, la Russie avait déposé dans les voutes du Kremlin toutes les réserves d'or de la Roumanie qui est un petit pays fort exposé et qui avait voulu par ce fait s'éviter le malheur de se voir enlever ses trésors. Le 28 janvier, Trotzky fit arrêter l'ambassadeur roumain Diamenti, lui donna 10 heures pour fuir, et fit ouvrir les voûtes du palais où se trouvait l'or roumain et s'en empara.

Malgré les instances de l'ambassadeur anglais Francis, le répit accordé à Diamenti ne fut pas prolongé, et celui-ci dût fuir accompagné par le socialiste Svetlitsky, qui portait un ordre de le faire tuer une fois rendu à Torneo. Heureusement, ils furent tous deux rendus à Torneo le jour même où les gardes blanches venaient de s'emparer de la ville, ce qui sauva la vie à l'ambassadeur. On fusilla l'autre à sa place.

Les trente deniers

D'après une télégramme venu d'Allemagne, il était entendu entre Trotzky et ses émissaires qu'ils pourraient se faire payer à la Banque allemande Naphta-Industrial, et que toutes les dépenses seraient couvertes s'ils agissaient bien. Il y avait cependant dans l'armée et dans le civil des classes de gens qui ne voulaient pas se laisser acheter, et c'est contre ces gens que le groupe des vendus se donnait le plus de mal.

On prévoyait que les Ukrainiens, les habitants de la région du Caucase et une très grande partie des Cosaques ne se soumettraient pas. Des agents spéciaux furent délégués parmi eux pour "les exciter contre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, et amener une paix le plus tôt possible entre l'Allemagne et ces pays."

Un système d'espionnage et de contre-espionnage compliqué avait été institué pour faire pénétrer les frères socialistes parmi les assemblées de peuples alliés et se tenir au courant de tout ce qui s'y disait, pour agir ensuite en conséquence dans l'intérêt toujours de l'Allemagne. La suite de la publication de ces documents promet des révélations sensationnelles.

Amsterdam, 20. — Une dépêche de Cologne aux journaux du Danemark annonce que des manifestations en faveur de la paix, organisées par les démocrates-sociaux, ont eu lieu aujourd'hui à Essen, à Cologne et dans beaucoup de villes de Saxe. On dit que des milliers de personnes ont pris part à ces réunions.

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XIXe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Matth., XXII, 1-14)

En ce temps-là, Jésus, continuant de parler en parabole, dit aux princes des prêtres et aux pharisiens: Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire à ceux qui étaient invités: J'ai préparé mon festin; j'ai fait tuer mes boeufs et tout ce qui avait été engraissé: tout est prêt, venez aux noces. Mais, au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, et l'autre à ses affaires; quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages, et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi irrité envoya ses troupes, extermina les meurtriers, et brûla leur ville. Il dit ensuite à ses serviteurs: Le festin des noces est prêt; mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes; allez donc dans les places publiques, et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Les serviteurs parcoururent les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme ne répondit rien. Alors le roi dit à ses serviteurs: Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dehors dans les ténèbres: c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

LA PRESSE ET LE PAPE

(L'Action Catholique)

Au cours de son article d'aujourd'hui notre chroniqueur de la guerre rappelle que lors de leur rentrée à Amiens, dont ils venaient de chasser les Allemands, les Alliés ont trouvé la ville en ruines, à l'exception de la cathédrale. Cette merveille de l'art gothique au sujet de laquelle on entretenait de justes craintes, a très peu souffert. Quelques obus seulement l'ont atteinte, et les dommages sont si légers que le **Te Deum** d'action de grâces de la délivrance a pu retentir sous ses voûtes.

Pourquoi la presse mondiale a-t-elle fait si peu de bruit au sujet de la cathédrale d'Amiens? C'est que si elle a été épargnée, c'est à la demande du Pape dont le Kaiser a accueilli favorablement la requête. Et les journaux **bien informés**, en taisant ce fait, ont été fidèles à la tactique du silence à laquelle ils recourent pour empêcher l'Univers de connaître les bienfaits que l'évêque de Rome ne cesse de répandre autour de lui.

Ils sont moins discrets lorsqu'il s'agit de produit l'effet contraire.

On se rappelle le bruit levé autour de cette dépêche de l'agence **Havas**, où on laissait entendre, avec une habileté diabolique, que S. S. Benoit XV, à l'occasion de la fête patronale de l'empereur Guillaume, aurait adressé au Kaiser un **chaleureux** télégramme dans lequel il aurait appelé **sur l'oeuvre de l'empereur d'Allemagne et sur son auguste famille les bénédictions du Tout-Puissant**.

Cette dépêche, lancée le jour même où le franc-maçon Malvy était condamné par la Haute-Cour, était destinée à produire une diversion en ameutant l'opinion publique contre le Souverain Pontife. Toute la presse sectaire: le **Petit Parisien**, le **Matin**, le **Journal**, le **Temps**, les **Débats**, **Excelsior**, etc., lui donnèrent asile et l'assaisonnèrent de commentaires. Il n'est pas jusqu'à certains journaux de chez nous qui donnèrent dans le piège ou se prêtèrent à la manoeuvre.

Mgr Grente, évêque du Mans, en présence de l'émotion créée par cette dépêche publia, dans la **Semaine du fidèle du Mans** une lettre énergique où, après avoir analysé la dépêche et en avoir montré l'absurdité méchante qui en fait une infâme calomnie, il termine par des remarques dont les fidèles de tous les pays peuvent prendre leur part.

Nous détachons les paragraphes suivants, dont nous conseillons la lecture attentive:

Ainsi, tout ce que S. S. Benoit XV a déclaré officiellement et fait pour témoigner, avec son horreur de la guerre, son désir de voir une "paix juste et durable" rendue au monde; sa condamnation formelle et renouvelée de "n'importe quelles violations du droit, où qu'elles aient été perpétrées"; ses incessantes charités pour subvenir aux infortunes créées par le fléau; secours abondants aux pays envahis, intervention pour obtenir la grâce de civils condamnés à mort ou incarcérés, visite et rapatriement des prisonniers, instances en faveur des grands blessés, des malades et des pères de trois enfants, captifs depuis dix-huit mois, recherches quotidiennes, par milliers, des disparus...; toutes ces marques de la bonté du Souverain Pontife s'évanouissent devant l'opinion, à cause de l'entrefilet de l' "Agence Havas", et les journaux qui gardent systématiquement le silence sur les générosités du Pape, ou qui les glissent timidement aux "échos" parmi les aventures banales, mettent en vedette, avec un titre éclatant, cette fausseté!...

Croyez-moi, Monsieur, ne prêtons pas la main aux ennemis de l'Eglise par notre acquiescement tacite à leurs stratagèmes. Accepter, avec des airs résignés ou plaintifs, leurs propos calculés, c'est leur offrir ce qu'ils attendent de nous: ils n'espèrent pas notre concours, ils ne souhaitent que notre silence.

Puis, comprenons la nécessité de soutenir et de propager la presse catholique. A part d'honorables exceptions, auxquels il me plaît de rendre hommage, pour tout le bien que ces feuilles accomplissent, combien peu de grands journaux vraiment décidés à professer leur opinion religieuse! Combien surtout sont encouragés à la prudence par les catholiques eux-mêmes, qui leur préfèrent des journaux plus neutres!...

Mais, ce qui posséderait plus d'efficace encore, et ce que je souhaite, c'est que les catholiques de France, convaincus de la nécessité de n'être plus tributaires d'Agences neutres, fondent une Agence d'informations sérieuse, exacte, et qui publie, avec les nouvelles générales, les renseignements intéressants sur la vie actuelle de l'Eglise dans le monde.

Voilà, Monsieur, comment un incident, destiné à troubler les catholiques, et exciter contre le Saint-Père les ressentiments des Français, de nos alliés, pourrait, à l'encontre des prévisions de ses instigateurs, servir la gloire de Dieu et le bien des âmes. Ce serait alors la centième application du mot de Bossuet: "Dieu rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise et, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées...!"

Nous croyons les commentaires inutiles; mais ceux de nos lecteurs qui jugeraient à propos de conserver ces déclarations de Mgr Grente, afin de pouvoir les relire et les méditer de temps à autre feraient certainement oeuvre utile à eux-mêmes et à l'Eglise.

LE DIVORCE

(Le Droit)

"Quand on songe que le mariage est le pivot sur lequel roule l'économie sociale", écrivait jadis Châteaubriand, dans le Génie du Christianisme, "peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint? On ne saurait trop admirer la sagesse de Celui qui l'a marqué du sceau de la religion."

Cependant, le mariage, qui crée la famille, cette cellule des nations, est battu en brèche dans notre civilisation moderne. Les fondateurs de religions et de morales nouvelles, les socialistes et les révolutionnaires qui veulent détruire l'ordre établi par Dieu pour en fonder un nouveau, à base de jouissances, trouvent l'indissolubilité du mariage incommode, la regarde comme un mal, comme une coutume désuète et moyenâgeuse dont il faut se débarrasser à tout prix.

Mtre Bernard Rose, avocat de Montréal, est un de ceux-là. Dans une longue lettre adressée au **Journal-Press** de samedi dernier, il félicite ce journal de réclamer la vulgarisation du divorce, et demande la création d'une cour de justice qui distribuerait le divorce à bon marché.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer en passant que Mtre Bernard Rose qui dépense ses énergies à bouleverser l'ordre social est le même avocat que le gouvernement vient de charger de l'honnête besogne d'étouffer au berceau l'enquête sur le scandale du vote militaire, au camp de Saint-Jean, lors de l'élection du 17 décembre. Mtre Rose n'est pas plus scrupuleux dans ses principes de morale que dans le choix de ses causes. Voyons plutôt.

Non content de reconnaître le divorce comme une bonne mesure, puisqu'il veut le généraliser, il trouve que l'état actuel des choses, c'est-à-dire le mariage, conduit à rien moins qu'à l'immoralité et à la haine des classes. "Quand le mariage ne paie plus de dividendes en bonheur et en amour mutuel, écrit-il, cette institution, par rapport aux deux intéressés, devient insuffisante, et s'il faut briser le contrat de mariage, il faut en même temps pourvoir aux moyens de le faire rapidement et à bon marché." Car "après tout, mariage et divorce ne concernent seulement que les individus affectés."

Mais l'église barre le chemin à notre réformateur. "Je sais, continue-t-il, que l'église est opposée au divorce et est hostile à toute législation qui permet aux couples malheureux de se débarrasser de leur présence mutuelle." Aussi regrette-t-il profondément que la loi morale de l'Eglise ait encore prédominance sur les exigences de la vie sociale et sur les volontés des législateurs. Il est temps que l'Etat fonde une Cour de divorce; qui "libèrerait les esclaves humains de leurs entraves matrimoniales."

Mais après avoir allumé le feu, Mtre Bernard Rose ne voudrait pas que l'incendie se déclare. "Je ne suis pas de ceux qui accorderaient le divorce pour des raisons triviales." Aux Etats-Unis, non plus, ceux qui se sont faits les champions de la loi du divorce ne prévoyaient pas qu'une femme pourrait demander et se voir accorder un divorce sous le prétexte ridicule que son mari perd ses cheveux: incroyable fait que rapportait dernièrement la gazette des cours de divorce.

* * *

Telle est donc la doctrine subversive et immorale de ceux qui veulent détruire l'indissolubilité du mariage. Ce sont les mêmes sauveurs de société qui réclament à grands cris l'émancipation de la femme et le suffrage féminin. Ce qu'ils veulent, ce n'est ni le bonheur de la femme, ni sa liberté, mais sa corruption, et avec elle, celle de la société.

A ces renseignements délétères, opposons les sains principes de l'Eglise, gardienne de la vérité et de la morale.

Léon XIII, de regrettée mémoire, écrivait sur le divorce dans une de ses célèbres encycliques:

"Il est à peine besoin de dire tout ce que le divorce renferme de conséquences funestes. Par le divorce, les engagements du mariage deviennent mobiles; l'affection réciproque est affaiblie; l'infidélité reçoit des encouragements pernicieux; la protection et l'éducation des enfants sont compromises. Il fournit l'occasion de dissoudre les unions domestiques; il sème des germes de discorde entre les famille; la dignité de la femme est amoindrie et abaissée, car elle court le danger d'être abandonnée après avoir servi à la passion de l'homme. Et comme rien ne contribue davantage à ruiner les familles et à affaiblir les Etats que la corruption des moeurs, il est facile de reconnaître que le divorce est extrêmement nuisible à la prospérité des familles, et des peuples, attendu que le divorce, qui est la conséquence des moeurs dépravées, ouvre le chemin, l'expérience le démontre, à une dépravation encore plus profonde des habitudes privées et publiques."

Ces lignes, fécondes dans leur concision, contiennent tous les arguments du droit naturel et de la pure raison contre le divorce.

Ces conséquences du divorce se sont pleinement réalisées dans les pays où le divorce est devenu loi et mis à la portée de toutes les bourses, comme en France et aux Etats-Unis. Dans ces pays, le plus terrible résultat de cette plaie sociale a été la dépopulation.

Au cours du débat sur le divorce au Sénat français, M. De Lorgeril disait: "Le divorce n'est pas favorable au développement de la population; bien au contraire. En effet, lorsque l'idée et le désir des ruptures faciles aura pénétré dans les masses autant que vous le souhaitez, et que la perspective du divorce sera devenue le principal attrait du mariage, comme au temps de Sénèque, les enfants seront considérés comme un obstacle: on ne tiendra plus à en avoir."

Et c'est malheureusement ce qui est arrivé en France, où la population, depuis 25 ou 30 ans, c'est-à-dire depuis que la loi du divorce a été votée, n'a pas augmenté.

Quant à l'objection de Mtre Bernard Rose au sujet des mariages malheureux, que vaut-elle? Il y a en effet des mariages et des époux malheureux. C'est heureusement le petit nombre. Faut-il créer une mauvaise loi pour le bien de quelques individus? Ce serait plier les lois aux exigences d'un individualisme grossier. La loi revêt un caractère général; elle est faite pour le bien du plus grand nombre, et elle doit être en conséquence respectée par tous. "Admettez, en principe, disait le P. Monsabré, du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, qu'on peut et qu'on doit supprimer une loi parce qu'elle devient gênante dans quelques-unes de ses applications particulières, et vous rendrez impossible tout ordre et toute moralité."

D'ailleurs le divorce, au lieu de diminuer le nombre des mariages malheureux ne ferait que le multiplier. En effet, des époux qui savent leur union indissoluble, se rendront supportables l'un à l'autre, tandis que si la loi du divorce existe, ils s'aideront mutuellement à aggraver leurs torts, afin de rendre le divorce inévitable.

* * *

Au Canada, la loi du divorce en défend l'accès à la majorité de la population à cause des dépenses énormes qu'il nécessite. Mais il est impossible de ne pas voir qu'une forte pression se fait auprès des gouvernants pour faire passer une loi vulgarisant le divorce. La présence d'articles favorables à la création d'une cour fédérale de divorce dans les journaux ministériels, en est un indice certain.

Mais quoi qu'il arrive, un Parlement n'a pas le droit de faire une loi accordant le divorce. La loi humaine ne peut dire oui où Dieu a dit non.

Notre Parlement canadien a déjà reconnu le principe du divorce. En ce faisant, il s'est rendu complice du désordre que cette plaie sociale entraîne après elle, il ne l'a nullement réhabilité. Et nous pouvons conclure avec Alphonse Daudet, qui écrivait au lendemain de l'adoption de la loi du divorce en France: "Vos législateurs auront beau faire, le divorce n'est pas une loi, c'est une tare."

Charles Gautier.

PHASES DE LA LUNE

Octobre

Nouvelle lune, le 4, à 10 h. 5 m. du soir.

Premier quartier, le 13, à 0 h. 0 m. (minuit).

Pleine lune, le 19, à 4 h. 35 m. du soir.

Dernier quartier, le 26, à 0 h. 35 m. du soir.

NOS SAINTS PATRONS

Septembre

29. Dimanche—XIX ap. Pent. S. Michel arc.
30. Lundi—S. Jérôme, conf. et doct.

Octobre

1. Mardi—S. Rémi, évêque.
2. Mercredi—SS. Anges Gardiens.
3. Jeudi—S. Candide, mart.
4. Vendredi—S. François d'Assise, conf.
5. Samedi—SS. Placide et ses Comp. mm.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année; la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE

Par Arthur Dourliac



No 10

A une plainte de lassitude et d'impuissance, la robe grise s'agita; une religieuse, au pas léger effleurant le tapis, s'approcha sans bruit, redressa son oreiller, renouvela sa compresse. Sous sa main douce, sous le frais éventail de ses larges manches, il se sentait pénétré d'un bien-être délicieux et, les paupières mi-closes, un sourire de béatitude sur les lèvres décolorées, il se laissait tourner, retourner comme un petit enfant bien sage, sans bouger, sans parler...

D'ailleurs, il était si faible, que la parole lui était d'un grand effort et que la Soeur avait repris son rosaire avant qu'il se fût décidé à ouvrir la bouche.

Alors, il essaya de réfléchir, de deviner tout seul.

Quand avait-il quitté Cléry?

Il y avait longtemps déjà, car il revoyait les étangs glacés, la campagne toute blanche, et, dans le ciel morne, un vol de corbeaux croassant... lugubre présage!... le poursuivant tandis qu'il se dirigeait vers la gare.

—C'était?... C'était l'hiver... en janvier!... Oui!...

Un pli se creusait entre ses sourcils, un soupir gonflait sa poitrine: la mémoire s'éveillant réveillait la souffrance... la colère aussi!

Il revivait les douloureuses étapes, les jours désolés où il pleurait Claudette et ne voulait pas être consolé, puis le départ de Paul, le sien, sa longue attente devant la maison close pour lui, ouverte à d'autres; son désespoir à la vue de Tournel, plus cruelle que celle de Randatz lui-même, rival exécré, mais moins odieux que l'ami vénéré trahissait la sainte amitié.

Qu'il lui préférât Claudette, qu'il fût incapable de renoncer à cet amour, ça il le comprenait, il l'excusait. Mais s'ingénier à endormir sa jalousie, sa défiance, jouer l'héroïsme, l'abnégation, se parer d'une vertu surhumaine et, sournoisement, aller sur ses brisées, ça c'était bassesse indigne du loyal gentilhomme; admiré, respecté entre tous.

Et la même fièvre d'indignation faisait battre ses artères sous ses couvertures, que là-bas, à cette table de café, où il laissait déborder son coeur, couler ses larmes sur cette pauvre lettre restée sans réponse, hélas! au souvenir de cette course folle derrière la voiture de Randatz, de sa révolte dans la cour des Tuileries, au milieu de la valetaille railleuse, de son arrestation, de sa nuit au poste, entre un ivrogne chantant le **Beau Dunois** et un énergumène hurlant: "Vive la sociale!"

Puis les manifestations de la rue, l'agitation du quartier, l'enterrement de Victor Noir, l'émeute, les cris de mort, les chants de haine, la charge vertigineuse, son coup de lance!... Tout cela, il ne l'avait pas rêvé; la plaie était encore saigante, à son front, dans son coeur...

Mais après?

Après, un grand trou, une lacune de plusieurs semaines, de plusieurs mois...

Il lui semblait revenir de loin, de très loin, d'un autre monde chimérique, irréel, plein de visions terribles et radieuses, où il eût bien voulu retourner encore.

Sous le voile de ses cils baissés, l'isolant des choses extérieures, il essayait d'évoquer ces images confuses et troublantes, créations du délire et de la fièvre, oiseaux de nuit qu'effarouche la lumière du jour et qui se cachent aux plis des rideaux, figures chères ou détestées, se pressant à son chevet sans qu'il pût les étreindre ou les repousser, dans cette exacerbation et cet anéantissement du cauchemar qui décuple les sensations et paralyse les forces.

Sa mère, Claudette, M. Mouillart, Dandatz, Tournel, Napoléon, Mme Betemps, Flourens, Rochefort, tournoyaient, grimaçaient, pleuraient, discouraient, ricanaient dans son pauvre cerveau surchauffé, sans qu'il pût discerner la part du rêve.

Etait-ce hallucination qui lui avait montré le prêtre agenouillé, récitant les dernières prières, tandis qu'il se laissait glisser à la dérive, à leur murmure berceur comme le vent du soir dans les roseaux des étangs.

Et cette éblouissante apparition aux yeux brillants, au doux sourire, dont la vue seule avait réveillé ses sens engourdis, retenu la vie prête à le quitter... Etait-ce aussi une hallucination? Hélas!...

Il souleva ses paupières, et, de nouveau, regarda autour de lui. La chambre, bien qu'austère, avait un cachet intime, personnel, et là, dans la pénombre, un portrait de femme, aux cheveux de neige, dont il ne pouvait distinguer les traits, révélait le chez soi, le **home** familial.

Sûrement, il n'était pas à l'hôpital.

Alors?

Décidément, il ne comprenait plus, et, las de ses vains efforts, il appela:

— Ma Soeur!

Un double cri de joie lui répondit:

— Mon fieu!

— Mon cher élève!

Comme des diables sortant d'une boîte, Mme Marceau, l'oncle Victurice surgissent à ses côtés, l'embrassent, rient, pleurent, tandis qu'il bégaye, tout saisi:

— Maman!

— Tu nous reconnais!

— Ca va bien! Vive la République!

— Chut! proteste la religieuse, le doigt levé.

— Bah! ce n'est pas vous qui nous trahirez, soeur Simplice.

— Je ne m'appelle pas soeur Simplice, Monsieur.

— Vous le mériteriez! Tu te rappelles l'épisode des **Misérables**, petit?

— Laissez-le donc tranquille avec vos balivernes, gronda la fermière; c'est bien assez de lui avoir fait casser la tête. Souffres-tu encore beaucoup, mon fieu?

— Non, pas trop.

— C'est bien heureux! Ta mère voulait m'arracher les yeux et, s'il t'était arrivé malheur, je crois qu'il ne resterait pas grand chose de Victorice Mouillart.

— Ne parlez pas de ça, dit la mère, frissonnante; au fond, vous êtes un brave homme, je le sais bien, mais, avec votre satanée politique, vous mettriez tout à feu et à sang.

— Parlons-en! Vous m'avez fait faire de jolies corvées, pour un vieux républicain, retour des pontons!... Sous prétexte que j'étais responsable de ton équipée, ta mère ne m'a-t-elle pas traîné de commissaire en commissaire, suppliant les argousins de M. Bonaparte, comme je ne l'aurais pas fait pour moi... On ne voulait pas te lâcher. Tu t'étais distingué dans la bagarre, paraît-il; tu avais fait ton petit Baudin! Et, sans un ami, un vrai, un pur, bien que nous ne portions pas la même cocarde, nous aurions perdu notre temps et nos peines, et tu moisirais sur la paille humide comme Barbès ou Blanqui...

— Qui donc? interrogea Pierre, ému.

— Si tu ne l'as pas reconnu, tiens, le voilà.

Paul entrait.

A sa vue, le blessé eut un involontaire élan coupé par un mouvement de recul.

— Eh bien, Pierre, ne voulez-vous pas me donner la main?

— Lui! Monsieur Paul, ce serait un fier ingrat après ce que vous avez fait pour lui.

— Laissons-le causer, dit la fermière plus fine sous son air simple, en entraînant son bruyant compagnon.

Demeuré seul avec le malade, silencieux et glacé, Tournel plongea dans le sien son clair regard.

—Qu'y a-t-il donc, ami? interrogea-t-il avec douceur.

Incapable de résister à l'empire de cette voix grave, Pierre cacha son visage dans l'oreiller.

— Oh! Monsieur Paul, moi qui vous aimais tant, gémit-il.

Le comte fut plus touché de ce naïf reproche que des plus violentes récriminations.

— Expliquez-vous, Pierre: je ne comprends pas.

Obéissant malgré lui à cette autorité, le jeune homme laissa déborder son coeur trop plein.

— Je sais bien... j'aurais dû.. je devrais me résigner, dit-il en terminant... Vous êtes plus digne d'elle que moi... ou ce Randatz.. Mais c'est trop dur!... Je ne peux pas!...

Tournel l'écouta avec patience, et quand il eut fini:

— Je n'ai démérité en rien de votre affection et de votre confiance, Pierre, dit-il simplement; je suis allé chez Mme Betemps, c'est vrai; j'aurais voulu vous le cacher, c'est encore vrai, pour ne pas vous donner un espoir décevant; mais, sur mon honneur, ami, j'allais plaider votre cause, non la mienne, et mon seul regret est de n'avoir pas été meilleur avocat.

— Vous... vous avez fait cela?

— J'ai fait pour vous ce que vous feriez pour moi.

Cette fois, devant une telle générosité, le jeune homme se sentit vaincu, et joignant ses doigts maigres aussi blancs que le drap.

— Non, Monsieur Paul, confessa-t-il avec humilité, je n'en suis pas capable!... Je ne suis pas **vous**, moi!

— Il faut être **nous**, ami, et n'avoir qu'un coeur, comme nous n'avons qu'une fête. C'est aujourd'hui 29 juin: saint Pierre et saint Paul; imitons nos deux patrons et soyons toujours unis, voulez-vous?

Pierre ne répondit pas, mais, ému jusqu'aux entrailles par cette parole persuasive, il souleva sa tête fatiguée, et, avec l'abandon d'un enfant, il l'appuya sur l'épaule de son grand ami comme "le disciple que Jésus aimait" sur l'épaule du divin Maître...

CHAPITRE IX

La patrie en danger

M. Mouillard avait raison: Pierre devait beaucoup à M. de Tournel et allait lui devoir plus encore.

Non seulement il avait réussi à le tirer des griffes de la police impériale, grâce à ses hautes influences à la nonciature, au noble faubourg et aux Tuileries; non seulement, sa liberté obtenue, il l'avait fait transporter chez lui, dans son paisible pied à terre de la rue St-Guillaume, où les arbres séculaires des hôtels et couvents voisins projetaient leur ombre apaisante sur la chambre du malade fiévreux

En Province

SAINTE-MARTHE ROCANVILLE, SASK.

Le jardin

Depuis longtemps M. le Curé nous recommande de faire un grand jardin. (C'est le fonds qui manque le moins, dans l'Ouest.) Et il a donné lui-même l'exemple. D'abord un jardinet a surgi, bien vite, de la brousse; et combien gracieux, autour du presbytère, avec sa clôture à la mode de Suisse, de France et d'Amérique.

On n'aurait jamais cru pouvoir y récolter tant et de si beaux légumes. Quels coeurs de choux! Sur la même place et semés le même jour, radis, puis salades, et enfin carottes. Il ne lui manque que des bordures de fleurs, comme pour lui donner un air de fête. Cela viendra sans doute.

Mais, outre ce jardin, un grand champ d'expérience où des "specimen" de la Trappe et de l'Ecole Modèle d'Indian Head ont donné d'excellents résultats. Plusieurs d'entre nous, moins fortunés, nous pourrions en dire quelque chose, avec reconnaissance.

On parle d'un concours paroissial. Dans ce cas, il mérite une attention spéciale, le beau et grand jardin de Mme et M. H. Descelles, seuls, déjà vieux et infirmes.

On signale aussi ceux de Mmes Beauregard, Descorby, Gagnon, P. Grimard, Hudon, F. Fleury, Fidler, E. Fafard, Lamoureux et E. Perreault.

D'aucuns ont vendu des primeurs aux marchés de Rocanville et de Welwyn, et plusieurs font des réserves précieuses, pour l'hiver, — même de concombres. Tant mieux! L'élan est donné; qu'il serve de leçon aux retardataires, pour l'an prochain.

• • •

Une convertie de l'horticulture. Encore des grèves

Dernièrement, dans un gros pâturage, se groupaient quantité de chevaux, formant cercle, têtes contre têtes. L'un d'eux, gras, dodu, potelet, le "leader" sans doute, haranguait ses congénères; et ceux-ci de l'applaudir des pieds et de la queue.

Qu'est-ce ceci? demandait-on, quand un loustic expliqua que les chevaux, eux-mêmes voulaient se mettre en grève; et non pas celle des 3x8, mais la grève finale des 2x12, c'est-à-dire, pas de travail entre les repas.

Dès lors, on comprend mieux la réponse authentique d'un Métis: "On ne t'a pas vu, dimanche? "Tu sais, les chevaux étaient au pacage, et ils n'ont pas voulu venir."

Sans doute qu'ils étaient déjà en grève.

SAINT-LEON

Nécrologie

Mardi, le 17 septembre, s'éteignait doucement et pieusement, à la résidence de sa mère, Mme Alfred Samson, née Evangéline Jayet, âgée de 22 ans et 8 mois.

Malade depuis à peine deux mois, quoique de constitution délicate, rien ne faisait prévoir une mort aussi soudaine. Elle était atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, et la science médicale fut impuissante à sauver et même à prolonger d'un seul jour cette personne si chère à sa famille. Sa courte mais cruelle maladie fut endurée avec une patience angélique.

Le R. P. Marie-Antoine Straub lui prodigua les secours et les encouragements de notre mère la Sainte Eglise. A ses derniers instants elle était entourée de ses frères, soeurs, belle-soeurs, parents et amis.

Elle laisse pour la pleurer, outre son mari, un jeune enfant de 11 mois, sa mère, Mme Vve François Jayet, ainsi que de nombreux demi-frères et soeurs: MM. Georges Rondeau, Joseph-C. Rondeau, Philippe Rondeau et Charles Rondeau; Mmes Roderigue Lussier, Alfred Hamel et Claude Lemieux.

Les funérailles eurent lieu jeudi, le 19. Le service funèbre fut chanté par le R. P. Marie-Antoine Straube, curé de la paroise, assisté de M. le curé Messier, de Somerset, et du R. P. Benedict, de Saint-Léon, comme diacre et sous-diacre. Aux autels latéraux furent célébrés deux messes pour le repos de l'âme de celle qui n'est plus, par le R. P. Jean-Marie Comte, de Saint-Alphonse, et par le R. P. Simon Nivon, de Saint-Léon.

L'église avait revêtu pour la circonstance ses imposantes et ses plus belles parures de deuil. Le chant fut exécuté avec brio par les chantres de la paroisse. La dépouille mortelle fut portée en terre par ses quatre demi-frères, MM. Georges Rondeau, Joseph-E.-C. Rondeau, Philippe Rondeau et Charles Rondeau, et ses deux beau-frères, MM. Roderigue Lussier et Claude Lemieux.—R.I.P.

• • •

Les familles Jayet, Rondeau et Samson remercient les nombreuses personnes qui leur ont prodigué des marques de sympathie dans le deuil cruel qui les atteint, toutes les personnes qui ont assisté aux funérailles; elles remercient spécialement les chantres qui ont bien voulu embellir de leur chant le service d'enterrement de leur fille, épouse, soeur et belle-soeur. Et elles demandent à tous les parents et amis un souvenir et une prière pour cette jeune fleur fauchée au printemps de la vie, dans sa brillante parure et dans tout son éclat.

SAINTE-AMELIE

Au commencement du mois de septembre, nous avions au milieu de nous M. Adélard Lamoureux, de Montréal, en visite chez son frère, M. Edouard Lamoureux. Après un séjour de 15 jours à Sainte-Amélie, il est reparti en emportant une très heureuse impression de son passage chez nous.

Le but de son voyage n'était pas seulement de vivre quelques bonnes heures avec son frère; il avait aussi l'intention de se rendre compte de la prospérité du pays. Ses parents, ainsi que son plus jeune frère, qui vivent à Montréal, lui avaient manifesté depuis longtemps le désir de venir s'établir dans l'Ouest. Pour ne pas exposer les siens à une navrante déception, il entreprit ce voyage lointain pour voir nos terres.

Nous sommes sûrs que, de retour chez ses parents, il rendra un bon témoignage des terres et des cultivateurs; de sorte que dans un avenir prochain, Sainte-Amélie comptera une excellente famille de plus.

M. Adélard Lamoureux arrivera peut-être à convaincre quelques-uns de ses amis du bel avenir qu'offre notre région. Il ne faut pas qu'il s'arrête en si bon chemin.

Nos battages seront vite finis, cette année, car 17 moulins circulent dans notre paroisse. Le rendement est surprenant. Cela ranime bien des courages et pousse aux entreprises. Un bon nombre de masures vont faire place à de confortables maisons. C'est signe qu'il y a moyen d'arriver à la prospérité à Sainte-Amélie, et que nos terres ne sont pas à mépriser. Souhaitons seulement que les Américains parviennent le plus tôt possible à saisir le Kronprinz à son grand collet; la paix sera alors vite signée, et elle augmentera certainement le bonheur à la campagne.

Olivier.

AU CLUB "LE CANADA"

L'assemblée annuelle des membres du club "Le Canada", qui avait été appelée pour lundi le 23 courant, a été ajournée au premier lundi de novembre, le 4, à la même heure, 8 h. 30 du soir, et au même lieu, Chambre 300, Edifice Nanton, à l'angle de l'avenue Portage et de la rue Main.

• • •

Si l'on en peut juger par les numéros et les artistes au programme que nous donnons ci-après, tout indique que la première séance du club "Le Canada" dans ses nouveaux quartiers, au deuxième étage de l'édifice Kensington, à l'angle nord-est de l'avenue Portage et de la rue Smith, dimanche soir, aura un très grand succès.

C'est sous l'habile et artistique direction de M. J.-R. Zanettin, dont le public connaisseur de Winnipeg, Saint-Boniface et environs ont eu l'occasion, l'hiver dernier, ainsi qu'à la séance de gala au Winnipeg, ce printemps, d'apprécier en même temps que le talent d'organisateur le goût tout spécial pour le choix de ses collaborateurs et collaboratrices, que le club "Le Canada" donnera, à 8 h. 30, ce jour-là, sa première séance littéraire et musicale de la saison.

On avait d'abord songé à avoir une conférence, mais on a jugé à propos de remettre jusqu'à la fin d'octobre cette particularité, d'ailleurs toujours très appréciée, des soirées du club. On a pensé que la saison pour les choses vraiment sérieuses de ce genre n'est pas encore vraiment commencée, qu'il est préférable, cette fois encore, de se contenter de choses plus intéressantes parce que plus amusantes. Et c'est ainsi que deux acteurs bien connus du public de langue française de Winnipeg et des alentours donneront une co-

médie très drôle intitulée: "Le Sourd".

Programme

Allocution d'ouverture.
Chant, Mlle A. Patenaude.
Récitation, Mlle J. Guilbert.
Chanson comique, M. J.-R. Zanettin.
Solo de piano, Mlle A. Dostert.
"Le Sourd", comédie en un acte: Fricotard, M. J.-R. Zanettin; Dinanville, M. J. de Ambrosis.
Trio de mandoline: Mme B. Delmarque, Mlles M.-T. Goguillon et A. Desgagnés.

On devra prendre l'escalier ou l'ascenseur sur l'avenue Portage.

• • •

La salle que s'est choisie le club "Le Canada" est beaucoup plus spacieuse et mieux aérée que celle qu'il avait sur la rue Main. Trois cents personnes peuvent y tenir à l'aise. Une scène élevée permet aux spectateurs de jouir de tout le jeu et de toute la mimique des acteurs.

Canfranc.

PLUS DE 300,000 DESERTEURS

Les journaux hongrois, notamment le "Dudapesti Hirlap" et "l'Az Est" apportent des précisions intéressantes sur les révélations faites par le docteur Ugron, député de Temeswar, sur le chiffre énorme des désertions dans l'armée hongroise.

Le docteur Ugron a affirmé, et le ministre de la guerre a reconnu la "lamentable exactitude" de ses constatations, que d'août 1914 à juin 1916, plus de 150,000 soldats hongrois, la plupart roumains ou tchèques, avaient passé en Roumanie ou s'étaient volontairement rendus à l'ennemi. Le chiffre des soldats hongrois appartenant aux nationalités opprimées, roumains tchèques ou slovaques, qui se sont volontairement rendus aux Russes, aux Serbes, aux Roumains et aux Italiens, dépasserait 300,000.

Et le docteur Ugron, cité par le "Budapesti Hirlap", a conclu en déclarant: "Les précautions les plus sévères du commandement ne peuvent faire, depuis quatre ans, de même qu'en Allemagne pour les traîtres d'Alsace et de Lorraine, chaque fois que des formations militaires constituées en majorité ou commandées par des non-Magyars, ou des non-Allemands, se trouvent en présence de nos mortels ennemis, elles se rendent à lui. Honte à ces déserteurs de la cause nationale."—(Agence des Balkans).

LES SAUVAGES

La population indienne des Etats-Unis, à part celle de l'Alaska, est d'environ 350,000, ou un 231ème de la population entière du pays. Elle augmente quelque peu et en 1916 le taux de la mortalité était de 23.33 par millier et celui de la natalité, de 31.85. Soixante-dix pour cent des Indiens n'ont aucune connaissance de la langue anglaise.

UN PLAN MACONNIQUE

Dans son ouvrage "La Conjuration anti-chrétienne", Mgr Delassus parle d'une plan infernal tracé par trois Grands Maîtres de la Maçonnerie pour tâcher de faire disparaître du monde l'esprit du christianisme. En ces temps de prêtres-soldats en France et en Italie, d'écoles neutres et de suffrage féminin chez nous, il est bon, pour comprendre d'où vient le mot d'ordre, de méditer le passage suivant du plan infernal rappelé dans l'ouvrage cité:

"Il faut", disaient des hauts maçons, "si nous voulons réussir dans notre oeuvre de déchristianisation, nous employer avant tout à amoindrir la valeur du clergé et à corrompre la femme. Au lieu de mépriser les prêtres, attirons-les à nous et mêlons-les au monde. Tâchons de leur faire aimer le plaisir, les promenades, et de les détourner de l'étude. Rendons-les mondains. Quant à la femme, il faut la soustraire à l'éducation des religieuses; éloignons-la de l'amour du foyer domestique; faisons-lui aimer les plaisirs bruyants, traînons-la dans la politique, afin de la mêler aux hommes publics; elle sera flattée de la confiance que nous lui témoignons, et bientôt les femmes seront entièrement à nous."





et délirant; non seulement il lui avait donné son lit, prodigué ses soins, ses veilles; non seulement il lui avait sauvé la vie physique, mais encore il allait développer chez lui cette morale, encore en germe, qui de l'être d'instict, fait un être de raison.

Enfant de la nature, arbrisseau poussé droit mais sans tuteur, à la merci du vent des passions, Pierre obéissait à toutes les impulsions d'un coeur tendre, généreux, mais indiscipliné. Sensitif et violent à la fois, il passait d'un extrême à l'autre, susceptible d'abnégation chevaleresque et d'emportement brutal, sans que sa conscience intervînt comme le pendule régulateur de ses actes.

Son jugement n'était pas mieux formé: principes moraux, politiques, religieux, tout était à l'état rudimentaire, bribes de catéchisme, chansons de Bérenger, déclamations du proscrit de décembre, rancunes personnelles se mêlaient dans sa cervelle sans constituer des convictions bien solides. Les connaissances acquises à la force du poignet, en vue du but à atteindre, entassées mais non digérées, ne formaient pas un tout homogène, et cette instruction hâtive, tout en faisant grand honneur à la volonté et à la patience du maître et de l'élève, n'était que mauvais vernis de citadin craquelant sur la rusticité villageoise.

Paul, lui, avait cette simplicité de l'apôtre qui se fait comprendre des plus grands et des plus petits. Comme Claudette, Pierre se sentait en confiance avec lui, et, pendant cette longue convalescence où l'âme et le corps débiles avaient également besoin d'un guide, d'un soutien, il prit la douce habitude de s'appuyer sur celui qui allait être l'un et l'autre.

Au contact de ce gentilhomme de race, de ce penseur profond, de ce croyant qui n'avait rien d'un sectaire, ses allures s'affinaient, ses idées s'élevaient, sa valeur s'affirmait, "il prenait des manières de lui" dans ses sentiments, son langage, ses gestes. On eût dit que ce représentant achevé d'un monde finissant versait dans ce type ébauché d'un monde commençant toutes les grandeurs de l'âme française accumulées pendant des siècles.

Peut-être y avait-il là cette impression consolante de survie, qui ranime le regard terne de l'aïeul à la vue de son petit-fils, brandissant son glaive trop lourd; qui rajeunit d'un sourire les lèvres fanées de la mère devant la grâce virginale de sa fille...

Il faut que chacun ait son tour! selon le refrain mélancolique.

Peut-être, à son insu, ce grand coeur aimant, tout saignant encore de son sacrifice, trouvait-il une mâle volupté à donner à son rival le meilleur de son être, à s'identifier si bien avec lui qu'il fût presque impossible de les séparer, et qu'un peu de lui-même flottât autour des époux au pied de l'autel nuptial où il ne désespérait pas de les faire agenouiller un jour.

En effet, Claudette n'était pas encore la femme de Philippe et ne le serait peut-être jamais. Le mariage retardé par une indisposition de la baronne Randatz, que son fils avait dû conduire dans ses terres de la Dordogne, était maintenant ajourné indéfiniment.

La guerre avait été déclarée le 18 juillet 1870, et l'heure était à de plus graves préoccupations.

Les premières défaites faisaient vibrer à l'unisson chez les plus indifférents, les plus blasés, les plus sceptiques, cette fibre patriotique, quelquefois endormie, mais qui se réveille toujours aux minutes tragiques. Aux coups portés à la mère-patrie, tous avaient ressenti le choc douloureux et s'étaient levés du même élan spontané, traduit par ce joli mot:

— On bat maman, j'y vais!

Légitimistes boudeurs, confinés dans leurs gentilhommières, républicains irréconciliables, viveurs impénitents, bourgeois égoïstes, tous oubliaient leurs préférences, leurs griefs, leurs rancunes, leurs plaisirs, leurs intérêts, et marchaient au drapeau comme les Mages à l'étoile.

Changarnier offrait son épée à l'empereur, Robert d'Orléans illustrait une seconde fois le nom de Robert le Fort, le duc de Luynes abandonnait sa jeune femme et ses deux petits enfants qu'il ne devait plus revoir, Charette accourait avec ses zouaves pontificaux; Baroche allait se faire tuer au Bourget; chacun sentait battre en soi le coeur de la France; les barrières de préjugés, de rang, de haine, s'abaissaient d'elles-mêmes, Cathelineau échangeait des compliments avec Anatole de la Forge, et chefs vendéens, préfets républicains, pauvres, riches, patriciens, plébéiens fraternisaient sous l'uniforme, communiaient dans la même angoisse patriotique: on était Français, rien que Français!

Ceux qui ont traversé cette atmosphère surchauffée d'enthousiasme, de dévouement, d'héroïsme, devaient en garder éternellement la brûlure au milieu des générations plus froides des "petits de la défaite!" selon la belle expression de Daudet; et, au bruit du canon d'alarme, au fracas des batailles perdues, à l'écroulement sourd d'un empire qui tombe, au grondement confus d'un peuple qui se lève, Pierre comprit mieux les hautes leçons de son grand ami, et l'homme s'éveilla sous l'enfant qu'il était encore la veille.

En vain sa mère, retournée à la ferme depuis qu'il était hors de danger, le pressait-elle de venir l'y rejoindre, il ne songeait qu'à se battre.

— Guéri ou non, je ne resterai pas inactif, déclarait-il au zouave pontifical prêt à regagner son corps.

De Claudette il n'était plus question. Dans la détresse générale, il ne restait guère place pour les sentiments particuliers, et l'on eût rougi d'afficher le moindre souci égoïste.

L'amour de la patrie absorbait toutes les forces affectives, et le 4 septembre, à la nouvelle du désastre où sombraient à la fois et l'armée et l'empire, nulle pensée personnelle ne se mêla à la douleur patriotique qui les étreignit à la gorge.

Cependant, une lettre de sa mère lui fit éprouver une grosse émotion.

Fuyant devant la tourmente révolutionnaire, Mme Bétemps et ses enfants s'étaient réfugiés à la ferme.

Reviens vite, mon fieu, insistait Mme Marceau, tu dois être en état de voyager et nous t'attendons pour te bien mignotter. Elodie n'est plus la même, son caquet a joliment baissé, et Claudette, elle, n'est point changée du tout: aussi simple, aussi bravette, toute demoiselle qu'elle paraît. Elle a repris sa petite chambre, reviens vite reprendre la tienne, et, ma fine! cette maudite guerre ne fera peut-être pas que des malheurux!

— A votre place, je n'hésiterais pas, ami, dit le comte à cette lecture; vous n'êtes pas en état de faire campagne et nul ne saurait vous blâmer. Croyez-moi, n'affligez pas inutilement votre mère.

Pierre ne répondit pas, seulement, tandis que Tournel allait rejoindre les zouaves de Charette, lui s'engagea dans un corps franc et se dirigea vers Châteaudun sous les ordres du commandant Lipowski.

Ils ne devaient plus se revoir qu'à Patay!

TROISIEME PARTIE
Le héros de Patay

CHAPITRE PREMIER
La rafale

Comme la plupart des salons parisiens, le salon de Mme Bétemps penchait pour la guerre; les uns voyaient là un intérêt dynastique, "le laurier de Rocroy" pour la future régente; les autres se flattaient qu'au premier coup de canon le trône ébranlé s'écroulerait en poussière; ceux-ci comptaient relever le prestige de l'uniforme, légèrement amoindri; ceux-là espéraient enterrer le militarisme; les spéculateurs rêvaient belles opérations de Bourse; les officiers, rapide avancement; les industriels, nouveaux débouchés; les commerçants, recrudescence de luxe; les femmes, recrudescence de plaisirs; tous envisageaient la campagne comme une simple promenade, une étape: Paris-Berlin!

— Affaire d'un mois, six semaines au plus, opinait le vieux général d'Aigueville; la paix sera signée fin août et je pourrai faire ma cure à Carlsbad.

— Le retour des troupes d'Allemagne rappellera le retour d'Italie.

— En mieux.

— Ce sera un beau début pour le "petit prince".

— L'empereur d'aujourd'hui, l'empereur de demain, aux pieds de l'empereur d'hier, recevant l'armée victorieuse. Quel tableau!

— A faire, général?

— Pourquoi pas, cher maître; l'Institut n'est pas loin de la place Vendôme.

— En lithographie, genre Raffet, vous auriez un succès fou.

— La cour s'assombrissait, ça la réveillera un peu.

— Nos cotillonneurs feront valser les Allemandes.

— L'hiver prochain n'en sera que plus brillant.

— Je songe déjà à un bijou sensationnel, drapeau en rubis, diamants, saphirs plantés au coeur de l'Aigle noir, en épingle ou en broche.

— On dévalisera votre vitrine, Dempert.

— Si vous pouviez m'obtenir une commande officielle?

— J'en parlerai à mon futur gendre.

— Et je m'en souviendrai pour la corbeille.

Pleine de confiance, Elodie s'inquiétait à peine du retard apporté par ces événements au mariage de sa fille; "six semaines au plus", déclarait le vieux général, qui devait être un des témoins.

Claudette, elle, remerciait Dieu de ce délai. Depuis sa visite à Pierre mourant, elle n'avait manifesté aucune révolte, accepté les reproches maternels avec soumission.

— Qu'il ne soit plus question de cette étourderie; c'est votre bon coeur qui a été coupable, ma fille, avait prononcé Mme Bétemps, magnanime par politique; je vous pardonne cette première désobéissance, à condition que ce sera aussi la dernière.

Quant à Napoléon, elle eût souhaité le voir partir avec le prince impérial, à qui l'on aurait dû fournir une garde d'honneur de jeunes volontaires de son âge. Faute de mieux, elle lui achetait force soldats de plombb, plans de la guerre, etc., ce qui assommait le pauvre garçon, pas belliqueux pour deux sous, qui eût préféré une partie de billes.

LA GUERRE

Rude coup porté aux Bulgares en Macédoine

New-York, 18. — La Presse associée a publié hier soir le communiqué suivant:

Pendant que les Serbes et les Français enlèvent aux Bulgares quelques-unes des fortes positions qu'ils détenaient en Macédoine depuis deux ans, les troupes du maréchal Foch grignotent avec succès les lignes allemandes sur le front occidental, en dépit de la résistance la plus acharnée.

L'Orient nous fournit les nouvelles les plus sensationnelles du jour.

L'offensive qui a été lancée semble non seulement avoir très bien réussi, mais c'est la plus considérable qu'il y avait eue depuis plusieurs mois. Il est probable qu'une nouvelle avance des troupes franco-serbes nécessitera le rappel des divisions bulgares qui avaient été prêtées à l'empereur Guillaume pour raffermir la résistance allemande en France et dans les Flandres.

Un communiqué officiel serbe déclare que les Serbes réorganisés ont capturé non seulement trois mille prisonniers, mais aussi un grand nombre de canons. Les Bulgares admettent qu'ils ont battu en retraite. Cependant ils déclarent que l'attaque a été arrêtée au nord de Gradeshitsa. Rien n'indique, cependant, que l'avance des troupes franco-serbes ait été définitivement arrêtée.

Les critiques militaires regardent l'accalmie en France comme le signe avant-coureur de nouveaux coups effectifs qui seront portés à l'ennemi par les armées anglaises, américaines et françaises.

Les Anglais ont légèrement avancé leurs lignes à plusieurs points. Ils progressent constamment dans les opérations d'investissement autour de Saint-Quentin, opérations difficiles même dans les conditions les plus favorables. Ils ont gagné du terrain dans le voisinage du village d'Holnon. Ils ont capturé un poste allemand, à l'ouest de La Bassée. Ils ont établi de nouveaux postes au nord-est de Neuve-Chapelle et dans les environs de Ploegsteert.

A eux seuls, les Anglais ont eu raison de 66 machines teutonnes, jeudi. Dans un engagement, une escadrille anglaise a détruit 7 avions teutons. Des escadrilles anglaises ont de nouveau bombardé les fabriques d'aéroplanes et de produits chimiques de Mannheim, la voie ferrée à Metz-Sablons et à Trêves, et la gare de Francfort.

Les vétérans du général Pétain avancent lentement mais sûrement dans la forêt de Saint-Gobain malgré la lutte désespérée que leur font les Allemands qui ont reçu l'ordre de tenir à tout prix. Non seulement cette position est une véritable citadelle naturelle, mais encore les Allemands l'ont fortifiée du mieux qu'ils ont pu. Malgré la difficulté de leur tâche, les Français vont de l'avant, capturant des prisonniers.

Sur le front américain, tout a été tranquille durant les dernières 24 heures, depuis que le général Pershing a lancé une attaque irrésistible contre le saillant de Saint-Mihiel. Des indices révèlent que dans ce secteur les Allemands ont l'intention de se retirer derrière la ligne Hindenburg. Le long de la Moselle et en plusieurs autres endroits ils incendient tous les villages. Cette manière d'agir de leur part est toujours le préliminaire d'une retraite.

Une nouvelle victoire vient d'être remportée par les Anglais, les Américains et les Français sur le nouveau front oriental. Des détachements alliés ont mis en déroute les troupes bolcheviki dans le voisinage d'Arkhangel et on rapporte que plusieurs officiers des Gardes Rouges passèrent du côté des Alliés quand ils virent leurs hommes pris de panique.

* * *

L'ennemi riposte

L'armée américaine sur le front Lorrain, 18. — L'artillerie, l'infanterie et les avions de l'ennemi ont riposté vigoureusement, hier, tout le long de la nouvelle ligne. Les canons allemands ont bombardé violemment certains points et ont répandu une grande quantité de gaz, les aviateurs ennemis, ont cherché à survoler les lignes américaines, mais rien n'indique que l'adversaire songe à reprendre le terrain perdu. Les rapports transmis par les aviateurs et les informations données par les prisonniers et vérifiées par les patrouilles démontrent que les Allemands consolident leurs tranchées le long de la ligne Hindenburg, mais à un point qui pourrait dénoter une forte réaction.

Les Allemands ont déployé beaucoup d'activité, hier, à l'extrémité droite de la ligne, où l'ennemi a vigoureusement bombardé et rempli de gaz les bois au nord de Pont-à-Mousson et dans le voisinage de Norroy. De vifs combats de mitrailleuses ont eu lieu au nord de Beney et l'artillerie ennemie a été active, de Haumont à la ferme Mouplaisir. A l'est de la Moselle, quelques petites escarmouches se sont produites, mais elles étaient de peu de conséquence. Les avant-postes des Alliés avancent graduellement vers cette région.

* * *

Opérations anglaises

Avec les armées anglaises, en France, 18. — Lundi, les Anglais ont éliminé une petite mais importante section du saillant d'Ypres, en se portant à l'attaque sur un front de 2,000 verges, le long du chemin de Menin, et en refoulant l'ennemi sur une distance de 2,000 verges. Les troupes du feld-maréchal Haig sont à moins d'un mille de Hooge qui a été auparavant le théâtre de plusieurs furieux combats. Plus au sud, les Anglais ont progressé au nord-est de Ploegsteert et ont établi des postes à 200 verges en avant de l'ancienne ligne qu'ils occupaient avant la ruée allemande du mois de mars.

Une autre offensive est en préparation

Londres, 18. — Le village de Holnon, à trois milles au nord-est de Saint-Quentin, a été capturé par les Anglais. Ils ont immédiatement après lancé une attaque dans cette région, et ils avancent toujours, d'après les derniers rapports. A l'ouest de La Bassée un poste allemand a été pris. Près de Neuve-Chapelle et dans les environs de Ploegstaert, les Anglais avancent.

* * *

Les Allemands s'attendaient à y rester

Avec l'armée américaine en Lorraine, 18. — D'après tout ce que nous voyons les ennemis s'attendaient à ne jamais partir d'ici, car dans tout le saillant Saint-Mihiel on avait bâti des maisons et mis en culture des champs qui faisait ressembler cette partie du pays à l'endroit le plus prospère de l'Allemagne.

De petits châlets sur le bord de la route donnaient la chance aux officiers de passer là des jours agréables et dans les abris des tranchées, certains dugouts d'officiers étaient pourvus des dernières améliorations modernes, telles qu'un bain et l'électricité. Tous les châlets étaient finis avec de jolis portiques où les officiers allemands buvaient leur bière.

* * *

Vers le Chemin-des-Dames

Avec les armées françaises en France, 18. — De violentes contre-attaques ont été lancées près de Soissons et on en compte même jusqu'à quinze dans ce secteur depuis deux jours. Nos troupes eurent à se défendre non seulement contre l'eau des fondrières, mais aussi contre les quartiers de roes que leur lançait l'ennemi du haut de ses fortifications.

Certains bataillons combattirent pendant 24 heures dans l'eau jusqu'aux genoux. Les Français sont à l'heure actuelle devant la ligne Hindenburg qu'ils ont déjà brisée entre le Mont des Singes et Vailly. Les derniers rapports nous annoncent que les troupes du général Mangin se dirigent vers le Chemin-des Dames.

L'Allemagne a perdu la prédominance

Il y a deux mois aujourd'hui que les Alliés lançaient leur fameuse offensive sur les lignes boches. A ce moment-là l'on crut que ce n'était qu'une contre-attaque, mais à la lumière des événements on a pu s'apercevoir que c'était le premir coup d'une campagne décisive dans la grande guerre.

Cette offensive enleva à l'Allemagne non seulement la prédominance dans le combat, mais lui fit perdre toutes ses positions importantes et repoussa l'ennemi aux lignes qu'il avait quittées au mois de mars alors qu'il lança un des plus grands coups que l'on ait à signaler dans toute la guerre.

La situation des Alliés est excellente

Pour quoi connait la tactique du maréchal Foch on peut s'attendre à une nouvelle attaque sous peu. En attendant nos troupes sont fort bien placées pour lancer cette attaque et de Reims à Ypres l'ennemi se trouve dans un danger immédiat.

Avec l'exception de quelques bandes de terrain entre la forêt de Saint-Gobain et dans les Flandres tout le terrain perdu dans l'offensive de mars nous appartient et les Allemands dans leur défaite ont perdu des endroits qui donnent aux nôtres la prédominence pour faire une avance. Le saillant de Saint-Mihiel qui était comme une flèche drigée contre la France nous appartient maintenant et place les Américains en excellente posture pour se rendre même jusqu'à Metz.

* * *

Les Alliés en Macédoine

Paris, 18. — Les forces alliées sur le front de Macédoine ont avancé de quatre milles et demi sur une largeur de quinze milles, et elles ont pris 4,000 prisonniers dont plusieurs chefs d'état-major. Trente canons et un butin considérable ont été capturés.

Au cours des opérations nous avons étendu notre front de vingt-cinq kilomètres et les Alliés en certains endroits ont avancé de sept. Les armées serbes se battent avec un grand courage. A mesure que l'offensive s'intensifie sur le front serbe, l'opinion se répand que cette offensive est peut-être plus considérable qu'on ne l'avait pensé d'abord.

La région où a lieu cette offensive est séparée du reste de la terre par un défilé de hautes montagnes et les moyens de communication sont assez restreints. Il appert cependant que nos armées ont beaucoup avancé près de Monastir.

* * *

Les Anglais dans la vallée de la Struma

Avec l'armée anglaise en Macédoine, 18. — A droite de l'aile anglaise se trouve la vallée de la Struma. Les troupes anglaises y sont depuis le mois juin 1916 et y sotn arrivées lorsque la température était de 105 degrés au-dessus de zéro à l'ombre. Ce sont des lieux très accidentés. Il y a quelques lignes de tranchées mais presque toute la bataille jusqu'ici s'était bornée à des engagements de patrouilles.

Ces endroits sont probablement les plus fertiles comme sol producteur de tabac, mais aujourd'hui la jungle n'est plus qu'un lieu désert rempli de plantes sauvages qui sont parfois aussi grandes qu'un homme. Les habitants de ces contrées sont presque tous partis devant les étrangers; ces gens sont depuis de longues années témoins de combats sans nombre auxquels ils ne comprennent pas le premier mot.

L'armée bulgare continuellement assaillie

Ce qui rend par là la vie très difficile c'est que des moustiques venimeuses peuplent les maquis et sont beaucoup plus dangereuses que les balles et les obus. C'est ce qui fait que nos soldats n'y vivent pas et qu'ils habitent sur les montagnes.

L'armée bulgare se trouve sur une colline en face des Anglais, et les engagements se multiplient dans la vallée qui les sépare. Les nôtres y sont toujours à l'offensive et tiennent l'ennemi dans un état d'anxiété perpétuelle. Sofia admet que les Alliés ont remporté des succès et que les armées bulgares se sont retirées vers le nord.

* * *

Saint-Quentin cerné

Avec l'armée française en France, 19. — Les troupes françaises sous le commandement du général Debeny ont poursuivi les ennemis après quelques jours d'inactivité relative et elles viennent d'opérer leur jonction avec les troupes anglaises près de St-Quentin.

Elles sont actuellement à Dallon à deux milles des alentours de St-Quentin, et se trouvent ainsi en face de la ligne Hindenburg que l'ennemi défend avec énergie, sinon avec succès, car il a l'air de tenir beaucoup à garder cette ligne intacte. Malgré tout le travail que nos soldats ont fait depuis ces derniers temps ils se montrent toujours aussi courageux et aussi vifs à se lancer à l'assaut.

* * *

Les Alliés près de la ligne Hindenburg

Londres, 19. — Les Anglais ont fait de nouveaux progrès dans les tentatives qu'ils ont faites pour encercler la ville de St-Quentin. Ils sont à l'heure actuelle au nord de Pontruct et ils ont atteint les avant-gardes de la ligne Hindenburg dans ce secteur.

Les Australiens font de ce temps-ci beaucoup d'ouvrage, et la plupart des villages que l'on rapporte comme étant tombés aux mains des Anglais le furent par suite des attaques de ces troupes. Ils viennent encore de prendre plusieurs prisonniers et quelques mitrailleuses en s'emparant du village de l'Empire et du bois de Gouchy.

Au nord et au sud, la ville de St-Quentin se trouve cernée et les Allemands, hier soir, après avoir bombardé nos positions ont été repoussés entre Gouzeaucourt et le chemin Arras-Cambrai.

La poussée anglaise vers Saint-Quentin

Londres, 19. — Les Anglais au nord-est de St-Quentin ont avancé dans les lignes ennemies à une distance de trois milles et ils ont capturé 6,000 prisonniers. Les villages de Fresnoy-le-Petit, Berthaucourt, Pontru, le Vergnier, Villeret, Hargicourt, ont tous été capturés par nos troupes victorieuses.

Toutes les hauteurs qui sont situées au sud de Gouzeaucourt ont été enlevées par les Anglais qui ont pénétré jusque dans les environs de Villers-Guislin et du bois gauche. On ajoute aux autres captures les villages de Templeux-le-Guérard, Rontsoy, Epehy et Peizière, qui avaient été perdus au cours des récentes attaques ennemies et qui ont été repris.

Avance moyenne de trois milles

Dans leur avance au nord-est de St-Quentin, les Anglais ont couvert une distance moyenne de 2 1-3 à 3 milles sur un front de 15 milles. La nouvelle ligne va maintenant du bois de Holnon au nord-ouest de Gouzeaucourt. Les nôtres se sont rapprochés encore de l'ancienne ligne anglaise du 21 mars.

Berlin admet ses pertes et dit que les Anglais ont pénétré dans les positions ennemies entre Hargicourt et Omignon. A deux endroits les Anglais ont traversé la ligne Hindenburg à Villeret et à Gouzeaucourt, mais l'on ne sait pas encore quelle est la profondeur de leur avance.

Pendant leur attaque les troupes du feld-maréchal Haig ont pris au-delà de 3,000 prisonniers et de nombreux canons, sans compter une batterie complète avec ses chevaux.

* * *

La coopération française fut efficace

New-York, 19. — Les Français ont donné une excellente coopération aux Anglais en lançant avec eux l'attaque, ce qui allongeait le front d'une grande distance et le rendait à peu près de 22 milles. Sur toute cette longueur les Alliés ont gagné du terrain sur une profondeur de 3 milles.

Le but de cette grande offensive est la prise de St-Quentin que l'on s'attend à voir tomber de jour en jour. Il semble évident que les Allemands sont bien décidés à conserver cette ville le plus longtemps possible, mais elle est maintenant entourée de trois côtés, et il est peu probable que l'ennemi puisse la défendre.

* * *

Signes précurseurs de retraite

Avec l'armée américaine en Lorraine, 19. — Les patrouilles américaines qui ont passé la nuit à inspecter les lignes boches rapportent que l'ennemi est à faire sauter tous les différents points de la région de Haumont, ce qui laisse espérer que les Allemands se préparent à évacuer cet endroit.

Il est aujourd'hui patent, d'après le rapport des aviateurs, que l'ennemi fortifie tous ses dugouts et ses places avantageuses le long de la ligne Hindenburg qui fait face aux Américains. Des lignes de télégraphe nouvelles sont installées sur tout cet espace de terrain qui relie la ligne Hindenburg aux places fortes de l'arrière, comme Metz.

* * *

Autre défaite des Allemands

Avec l'armée anglaise en France, 19. — Au cours de l'opération hier les Alliés ont pris au-delà de 8,000 prisonniers et les Français à eux seuls ont pris quarante canons à l'ennemi sur le front de Cambrai. Plusieurs points de la ligne Hindenburg sont tombés entre les mains des troupes du feld-maréchal Haig ce matin dans le secteur de Villeret, au sud-ouest de Le Catelet.

Parmi les prisonniers que l'on a pris se trouvent représentés 23 régiments allemands et 11 divisions.

* * *

L'armée de Mangin progresse

Avec l'armée française en France, 19. — L'armée du général Mangin, au nord-est de Soissons, a lancé une attaque importante qui a donné les meilleurs résultats. Deux fermes ont été attaquées et prises précisément à l'endroit où le Chemin-des-Dames se sépare en deux branches, dont l'une conduit vers Laon et l'autre vers Soissons.

Ces deux fermes portent le nom de Colombe et celui de l'Ange-Gardien. Ce dernier endroit est à moins d'un demi-mille du Chemin-des-Dames lui-même, et de cette hauteur les soldats peuvent observer toutes les places environnantes, en particulier la forêt de St-Gobain et le village de Pinon, qui est un endroit important.

La bravoure française

Depuis quelques jours les troupes du général Mangin sont continuellement attaquées, surtout aux environs de Malmaison. Il est très difficile aux correspondants de se renseigner au sujet de cette position et tout ce qu'ils peuvent voir est une grande plaine à travers laquelle les Français avancent de trou d'obus en trou d'obus, un peu plus loin que la ferme de Colombe.

La ligne Hindenburg est dans cette région très bien fortifiée, mais cela n'empêche pas les Français de passer à travers. Ceux qui sont préposés au tir des mitrailleuses et qui forment l'avant-garde n'ont plus cette bravoure qu'ils avaient autrefois, parce qu'ils craignent d'être abandonnés par l'infanterie, ce qui arrive souvent.

Le vol organisé

Il est vraiment révoltant de voir les vols accomplis par les ennemis dans les endroits qu'ils viennent de quitter. On a trouvé sur un prisonnier un ordre du général von Marwitz, protestant contre le fait que l'on organisait peu les vols que l'on faisait, en conséquence il avertissait les chefs de bien surveiller le pillage et de n'employer que ce qui leur était absolument nécessaire en envoyant le reste à l'arrière.

Un exemple encore plus frappant de vol organisé est celui du pillage de l'hôpital de Vaubuin, qui était sous la direction de Mme Canton-Baccarat. Tout y est enlevé. A la place des tableaux de prix et évalués à 50,000 francs qui se trouvaient dans les salles, on a mis des gravures pornographiques. Tous les instruments de chirurgie sont maintenant entre les mains des Allemands. Les Etats-Unis les avaient donnés et ils valaient un million et demi de francs.

On a les noms des officiers qui ont participé à ce vol et on se propose d'en reparler.

Autour de Saint-Quentin

Paris, 20. — Dans la région de St-Quentin les troupes françaises, la nuit dernière, ont pris le village d'Essigny-le-Grand, ce qui complète presque le mouvement en cercle que l'on fait autour de cette ville. Près d'Allemant l'ennemi a lancé une vigoureuse attaque contre l'Ailette et l'Aisne, mais il fut repoussé avec d'énormes pertes.

Les troupes du général Mangin ont fait d'autres gains importants dans les environs de Vailly; elles ont pris le village lui-même et quelques endroits importants conduisant vers le Chemin-des-Dames. Sur la Vesle près de Rônchery où les Américains sont cantonnés, des contre-attaques allemandes furent repoussées.

* * *

Capture de 10,000 soldats et 60 canons

Londres, 20. — Les prisonniers pris par les Anglais lors des récentes opérations commencées mercredi au nord-ouest de St-Quentin sont maintenant de 10,000 et au-delà de 60 canons de gros calibre ont été pris. Presque tous les engagements qui ont eu lieu hier se sont passés autour de Gouzeaucourt à l'est d'Epehy.

Partout ailleurs les opérations ont été fort peu considérables. Quelques prisonniers ont été capturés au sud d'Anchy-les-LaBassée, et nous avons renforcé nos positions à l'ouest de Wytschaete. Des assauts ennemis furent repoussés aux environs de Neuve-Chapelle et au nord du canal Ypres-Commines.

* * *

Autres gains au sud-est de Saint-Quentin

Paris, 20. — Les Français, qui continuent leur avance, ont atteint les faubourgs de Benay, suivant la nouvelle qui vient de parvenir du ministère de la guerre. A l'ouest de Jouy ils ont repoussé de vigoureuses contre-attaques. L'important village de Contescourt, dans le secteur de St-Quentin, est presque complètement entre les mains des Français qui ont aussi occupé Castres.

On signale un peu partout une grande activité dans l'air, et nos aviateurs ont pu lancer durant les derniers vingt-quatre heures plus de 16 tonnes de bombes. Plusieurs machines ennemies ont été descendues et les aviateurs américains survolent les villes du littoral allemand, comme Metz, etc., ce qui met l'ennemi en fort grand danger puisque ses travaux de défense se trouvent par là même découverts.

* * *

Brèches dans la ligne Hindenburg

Londres, 20. — La nuit dernière les Anglais ont enlevé à l'ennemi de larges bandes de terrain faisant partie de la ligne Hindenburg, près de St-Quentin. Au sud les Français ont fait quelques progrès dans les environs de LaFère et plusieurs villages qui leur avaient été enlevés ont été repris.

La ville de Moeuvres qui avait été reprise aux Anglais lors d'une récente contreattaque est retombée entre leurs mains. Les troupes du feld-maréchal Haig ont pris la ferme de Malassise, vis-à-vis Le Catelet. Dans le secteur d'Epehy de nouveaux succès viennent d'être faits. Nos soldats ont avancé d'un mille dans ce secteur, malgré une vive opposition de l'ennemi.

Le bombardement de Metz commence

Avec l'armée américaine en Lorraine, 20. — De gros nuages et des pluies continuelles empêchent les Américains aujourd'hui, de faire de gros raids aériens et tout se borne à quelques vols très bas pour observer les positions ennemies.

Metz est sous le feu des canons américains qui en profitent pour bombarder la ville. Un hôpital américain près du front fut détruit avec intention par les Boches, et leur tir ne s'arrêta que lorsque tout fut en feu. Une tente où reposaient plusieurs patients qui souffraient d'empoisonnement par le gaz fut mise en pièce par les bombes ennemies.

* * *

Le courage des Français est admirable

Avec l'armée française en France, 20. — Au nord-est de Soissons les Français ont fait quelques progrès et ils se sont emparés du plateau de Malmaison, qui est la clef du Chemin-des-Dames. Le combat est très rude dans cette partie du pays et les troupes sont obligées de donner le maximum de leur effort.

Les Allemands combattent aussi avec l'énergie du désespoir et des mitrailleurs qui avaient été abandonnés par l'infanterie se sont fait tuer sur leur pièce. Les Français ont aussi fort à faire et dans une tranchée qu'il fallait garder à tout prix ils se sont battus toute une nuit avec des grenades seulement. Ils en ont lancé deux mille. C'est la première fois depuis Verdun que l'on est forcé de déployer une telle somme d'énergie.

BOMBARDEMENT DE METZ

Les canons américains lancent des projectiles sur la célèbre forteresse allemande. — Les aveux de Berlin.

Amsterdam, 20. — Metz est bombardé par les canons américains. D'après une dépêche de Berlin, un communiqué officiel relativement à ce bombardement a été publié dans les journaux de la ville. Ce communiqué est le suivant;

"L'ennemi bombarde Metz depuis quelques jours, avec un canon à longue portée. Un tel bombardement a toujours été possible pendant la guerre, et a toujours été attendu. Les canons modernes n'ont pas de plus longue portée, par exemple, du sud de Pont-à-Mousson à Metz. Le bombardement actuel n'est nullement dû au fait que les ennemis, après notre évacuation du saillant de Saint-Mihiel, se sont rapprochés de la ville, mais est dû à la coïncidence des batailles qui ont lieu actuellement à l'ouest et au sud-ouest de Metz, et ce bombardement cessera quand la bataille s'arrêtera:

Les règlements relatifs à l'entrée et à la sortie de la forteresse restent les mêmes."

Autour de la Ferme

PRIX DE LA VIANDE DE MOUTON ET DE LA LAINE DEPUIS 1867

Il appert par les statistiques du ministère de l'Agriculture des Etats-Unis, que la viande de mouton s'est vendue, en janvier 1918, sept fois plus cher qu'à la même date en 1869. Les conditions étant à peu près les mêmes au Canada qu'aux Etats-Unis, les chiffres qui nous sont fournis par Washington peuvent très bien être appliqués à notre pays.

Voici à quel prix se sont vendus les moutons depuis 1867:

En 1867—$2.50 par tête
1869—$1.64 " "
1873—$2.71 " "
1879—$2.07 " "
1883—$2.53 " "
1886—$1.91 " "
1893—$2.66 " "
1895—$1.58 " "
1901—$2.92 " "
1914—$4.02 " "
1915—$4.50 " "
1916—$5.17 " "
1917—$7.14 " "
1918—$11.82 " "

Comme on le voit il y a eu des hausses et des baisses jusqu'en 1914, mais depuis la hausse est constante et très considérable. Il n'est pas probable que les prix baissent d'ici à plusieurs années après que la guerre sera finie.

Voici maintenant les prix de la laine non lavée depuis 1910:

1910—17 sous la livre
1911—15½ " "
1912—18¾ " "
1913—15¾ " "
1914—18½ " "
1915—23 1-3 " "
1916—28½ " "
1917—54 1-5 " "
1918—65 " "

Comme on le voit, cette année le prix de la laine est 4½ fois plus élevé qu'en 1911. Il en sera pour la laine comme pour la viande de mouton; le prix ne baissera guère, s'il baisse—nous croyons plutôt qu'il augmentera—avant plusieurs années après la guerre. Elevons donc autant de moutons que possible; qu'il y en ait un troupeau sur chaque ferme. Vraiment, la Providence nous favorise, nous cultivateurs, d'une façon merveilleuse depuis quelques années. Profitons-en. Augmentons notre production de grains nos troupeaux de bétail laitier, de moutons et de porcs.

Le Cultivateur.

—Le **Progrès du Saguenay**.

NOTRE PART DANS LA GUERRE

En outre des 400,000 hommes que nous avons fournis aux armées des alliés, nous avons envoyé à ces dernières depuis le commencement de la guerre une quantité énorme de blé et de farine. En voici un état extrait des rapports officiels:

1914—120,426,579 minots de blé
1915— 71,913,385 minots de blé
1916—157,795,469 minots de blé
1917—189,643,846 minots de blé

Total 539,779,276 minots de blé

1914—4,832,183 barils de farine
1915—4,952,337 barils de farine
1916—6,400,214 barils de farine
1917—7,425,723 barils de farine

Total 23,610,457 barils de farine

Il n'est pas exagéré de dire que si les Alliés n'avaient pas eu notre blé et notre farine les Allemands seraient victorieux. Notre aide ressort davantage si nous le comparons à celui des Etats-Unis qui en 1917, n'ont pu, en se privant, ne leur envoyer que 75,000,000 de minots de blé. Et si nous n'avons pas fourni aux Alliés de quoi les nourrir, où s'en serait-il procuré? Nulle part, car l'Argentine et l'Australie et les Indes sont trop éloignées pour qu'elles puissent fournir de quoi manger et les vaisseaux sont trop rares. La distance d'Halifax à Liverpool est 3,500 milles; elle est de 6,246 milles entre Buenos-Ayres et Liverpool, 12,000 milles entre Bombay et Liverpool et 12,500 milles entre Liverpool et Adelaïde en Australie. C'est ce qui explique qu'il y a en Australie 150,000,000 minots de blé dans les élévateurs et qui ne peuvent être expédiés en Europe faute de vaisseaux.

De sorte que l'on peut bien dire que c'est autant nous que les soldats au front qui vaincrons les Allemands.

Les soldats se battent, nous les nourrissons. N'aurions-nous fait que cela ça aurait déjà été énorme. Et dire qu'il y a des gens qui crient que nous ne faisons rien!

Le Cultivateur.

—Le **Progrès du Saguenay**.

LE LAIT BLEU

Un cultivateur écrivait dernièrement à un officier du Ministère de l'Agriculture pour lui demander des renseignements sur la nature du lait bleu, les causes et les moyens de remédier à cet ennui.

Nous avons saisi là l'occasion d'une petite causerie avec les lecteurs du **Bulletin**.

Notre ami, qui est un agronome très au fait des choses d'industrie laitière, a dû répondre que pareil lait était rangé dans la catégorie des **laits anormaux**, parmi lesquels prennent place le lait rouge, le lait filant, le lait—ô répétitions!—cruenté, le putréfié, le lait amer, etc.

Il y aurait place à d'intéressantes remarques sur ces laits, mais bornons-nous pour aujourd'hui au lait bleu en question.

Posons de suite, en manière de préambule, que les citadins sont plus habitués que les campagnards à boire du lait bleu pour cette raison connue que le laitier échappe quelque fois de l'eau dans son lait. Il y en a qui, paraît-il, échappent du lait dans de l'eau. Le mélange est d'un beau bleu, sinon très nutritif.

Mais on "tire" quelquefois du lait bleu à la campagne.

Il n'est personne dans nos villages qui ne connaisse le lait bleu. Tout à coup, sans cause apparente, sans maladie de la bête, on s'aperçoit que le lait d'une vache prend une teinte bleuâtre. Versé en petite quantité dans une assiette demi-creuse, le liquide présente sur le pourtour une couronne nettement bleue, de près de deux pouces de largeur. Au goût, on n'aperçoit aucune différence, mais il n'en est pas de même à vue.

La vache donne un pareil lait quinze jours ou trois semaines, puis cela se passe, comme c'est venu, sans dire pourquoi. D'autres fois, chose curieuse notée par de bons observateurs, trois ou quatre vaches de l'étable et même des vaches voisines se mettent à donner du lait.

La chose n'est pas très grave.

Pourquoi le lait prend-il cette teinte, c'était parce que les vaches avaient mangé une certaine herbe douée d'un pouvoir colorant. L'on cherchait vainement cette plante sans pouvoir la trouver. D'autres pensaient que c'était le fait d'une **sorte** de vaches spéciales, mais cette raison ne tenait pas debout.

On avait toutefois remarqué que le lait bleu ne se produisait que dans certaines étables et souvent au même endroit de l'étable.

Depuis les belles découvertes de Pasteur et le perfectionnement du microscope, nos savants ont pu expliquer une foule de choses qui leur paraissaient autrefois mystérieuses.

Aujourd'hui, grâce aux travaux du bactériologiste français Gesson, on sait à quoi s'en tenir sur le phénomène. Ce chercheur a trouvé un microbe: le **bacille cynogène** (du grec **cyano** qui veut dire: bleu et **gène** qui veut dire: je fais). Ce petit animal se développe rapidement en colonies innombrables, au détriment de la matière azotée ou caséine du lait. La caséine est décomposée en deux parties, l'une qui sert à la multiplication et à la nourriture des microbes et l'autre qui est un déchet de couleur bleu. C'est ce qui donne la coloration bleue au lait, devenu, on le comprend, moins épais. Les germes de bacilles cyano-gènes se trouvent, comme tous les autres germes, dans l'air, sur les poutres et les murs de l'étable, dans le poil et sur le pis de la vache, dans les habits du trayeur, etc.

Comme la graine la meilleure, laquelle ne germe pas partout, ce bacille ne se développe que dans des milieux favorables.

Remèdes: désinfection à fond, propreté méticuleuse, ventilation et soleil.

A. Létourneau.

—Le **Bulletin des Agriculteurs**.

SELECTION DES LEGUMES

La sélection des légumes bisannuels pour la production de la graine et leur conservation en hiver.

(Par W.-T. Macoun)

"On appelle "légumes bisannuels" ceux qui ne produisent de la graine qu'au bout de deux saisons. On conserve le légume pendant le premier hiver et on le repique pour la production de la graine le printemps suivant. Au nombre des légumes bien connus de cette catégorie sont les betteraves, les choux, les carottes, le céleri, les panais, le salsifis et les navets. On peut facilement obtenir de la graine de ces légumes au Canada, pourvu qu'on les garde en bon état pendant l'hiver. Nous donnons ici quelques renseignements sur la sélection et la conservation des racines et des plantes destinées à la production de la graine.

A moins que l'on ne fasse tous les ans une rigoureuse sélection de spécimens identiques au type, une grande partie de la récolte s'écartera bientôt du type de la variété. On devra donc choisir avec le plus grand soin des racines d'une bonne forme, d'une grosseur moyenne, typique de la variété, parmi les betteraves, carottes, panais, salsifis et navets; des choux à pomme ferme identiques au type, des plants de céleri à tiges fermes, résistant à la maladie, et des bulbes d'oignon fermes et bien conformés. Si l'on prend ces précautions, et si l'on a soin de cultiver les variétés à bonne distance l'une de l'autre pour qu'elles ne se croisent pas entre elles, on devrait n'avoir aucune peine à obtenir au Canada des graines égales en pureté aux graines importées, comme elles le sont sous d'autres rapports.

Le mode d'hivernement des légumes porte-graines varie dans les différentes parties du Canada, mais dans la plupart des endroits, il est nécessaire de leur donner quelque protection. Il vaut mieux les mettre dans une cave à l'épreuve des gelées. Mais si l'on n'a pas de bonne cave, on peut conserver les légumes en plein air, en grandes et petites quantités, à l'exception des oignons qui demandent d'être conservés secs, dans un lieu frais, où il n'y a que peu ou point de gelée.

Choux. — Une des méthodes les plus simples et les meilleures à Ottawa est de mettre les choux côte à côte, têtes en haut, dans une tranchée ou une fosse en laissant le sommet des pommes à environ six pouces au-dessous du niveau du sol; on remplit la tranchée avec de la terre jusqu'au bas de la pomme. On dépose par-dessus ces pommes environ un pied de paille et dès que les froids rigoureux arrivent, on met de six à huit pouces de terre par-dessus la paille. Les feuilles des arbres feront sans doute tout aussi bien que la paille. Dans les districts où les hivers ne sont pas très rigoureux ou dans ceux où l'on peut compter sur une couche épaisse de neige, on peut simplement mettre les choux en jauge, les pommes au-dessus de terre, et recouvrir ces pommes de feuilles ou de paille, juste avant les grosses gelées. On ne doit, pour commencer, mettre qu'une couverture légère, pour empêcher l'échauffement et la pourriture; plus tard on met une couche plus forte lorsque le temps devient plus froid.

Céleri. — La méthode suivante, employée pour l'hivernement du céleri, a donné de bons résultats à Ottawa. On met les plants dans une tranchée assez profonde pour que les sommets des tiges soient à affleurement du sol. Les plants sont placés assez serrés dans la tranchée, mais les rangs sont séparés l'un de l'autre par de la terre. Avant les gelées rigoureuses, on recouvre les plants d'une couche épaisse de paille et lorsque les froids arrivent, on ajoute environ quinze pouces de terre. En 1917, presque tous les plants avaient encore le coeur en bon état au sortir de l'hiver c'est là tout ce qu'il faut pour que l'on obtienne de bonnes récoltes de graine.

Betteraves, carottes, panais, salsifis et navets. — En récoltant ces plantes, on doit rogner les tiges jusqu'à deux pouces du bout du spécimen, laissant la tige centrale. "Cela vaut mieux que de rogner les feuilles à ras la racine. La conservation en fosse ou en cave est un bon moyen pour plupart des légumes. Voici la manière de faire une fosse qui nous a permis de bien conserver les racines à Ottawa: On creuse un trou de la grandeur nécessaire et de six pouces de profondeur, dans un endroit bien égoutté. On pose sur la terre au fond du trou des perches que l'on recouvre de planches de façon à laisser un espace d'environ cinq pouces sous les planches. On creuse à six pieds de la fosse un puits perdu de trois pieds de profondeur. On relie ce trou à l'espace d'air sous la fosse au moyen d'un tuyau en forme d'auge renversée, pour donner à l'air une chance de circuler et pour égoutter toute l'eau qui pourrait s'infiltrer. On met les racines en sacs pour mieux les séparer, mais cela n'est pas toujours nécessaire, et on les empile trois rangées de hauteur, en finissant en pointe. On recouvre la fosse d'un toit en pointe, fait avec des planches, assez élevé au-dessus des sacs pour laisser un espace d'environ 15 pouces que l'on remplit de paille. Par-dessus le toit on met une légère couverture de paille puis quinze pouces de terre. On laisse au centre du toit un trou de ventilation de neuf pouces carrés. Avant les durs gelées, on remplit le puits perdu de paille et on le recouvre de planches et de douze pouces de terre. On fera bien d'attendre pour mettre cette couverture de terre que les froids aient pris pour tout de bon; on évitera ainsi le danger de l'échauffement. Pendant l'hiver, on fera bien de prendre de temps à autre la température à l'intérieur des fosses, si celles-ci sont grandes.

Dans bien des endroits on peut laisser les panais en terre tout l'hiver et les transplanter au printemps. On obtient ainsi de meilleurs résultats que s'ils étaient mis en fosse, car les panais sont très rustiques.

UNE ARMEE DE SIAM EN FRANCE

Paris, 19. — Des troupes siamoises avec un général et un état-major sont arrivées en France pour prendre part à la guerre.

Cette dépêche se rapporte sans doute à l'arrivée d'un nouveau contingent siamois en France, car le 8 août une dépêche de Marseille annonçait que plusieurs troupes siamoises étaient débarquées en France. Un appel de volontaires fut lancé par le gouvernement siamois l'été dernier pour augmenter l'armée régulière forte de dix divisions.

Le Siam a déclaré la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche au mois de juin, 1917.

LA NOTE DE L'AUTRICHE

Elle avait été acceptée par l'Allemagne avant d'être communiquée aux Alliés.

Amsterdam, 20. — Le baron Burian, le ministre des Affaires Etrangères d'Autriche-Hongrie, a annoncé aux députés allemands que des délégués d'Autriche et de Hongrie se réunissaient dans la première quinzaine d'octobre, d'après une dépêche de Vienne.

Le ministère des Affaires Etrangères dit qu'il a pris seul l'initiative de la note de paix. "Cependant, nous en avons averti nos alliés auparavant, certains d'avance qu'ils l'approuveraient en principe, car d'un côté cette note devait paraître ne pas venir des Pouvoirs du Centre, et d'un autre côté la note devait être adressée à tous les belligérants."

ENROLEMENT FORCE APRES LE 12 OCTOBRE

New-York, 19. — L'enrôlement volontaire des Canadiens et des Anglais ne pourra plus se faire après le 12 octobre, alors que tous les hommes sujets à la loi militaire qui sont aux Etats-Unis devront se soumettre à la loi de conscription de nos voisins. Après cette date, les missions anglaises aux Etats-Unis se fermeront après dix-huit mois d'activité. Les Anglais et les Canadiens qui sont âgés de 21 à 30 ans ne peuvent s'enrôler que jusqu'au 28. Le général White, chef de la Mission, exhorte les conscrits à s'enrôler volontairement afin de soulager l'Angleterre dans l'épreuve qu'elle subit, puisqu'elle perd jusqu'à 20,000 hommes par semaine en moyenne.

MANQUE D'HOMMES EN ALLEMAGNE

Les autorités boches donnent ordre aux Allemands des pays neutres de retourner dans le "Vatherland". — Peu pressés d'y aller.

Berne, Suisse, 19. — Les autorités allemandes de Berlin ont donné instruction à tous les Allemands réformés et vivant en Suisse, de retourner en Allemagne pour travailler en arrière des lignes de combats, et spécialement pour garder les prisonniers. Les sujets allemands qui sont ici ne sont pas très pressés à répondre à cet appel, et l'on croit que 75 pour cent des 10,000 Allemands que l'ordre affecte refuseront de retourner en Allemagne.

L'ANARCHISME ROI A PETROGRAD

La capitale russe est à la merci des brigands qui parcourent les rues en volant les passants.

Stockholm, 20. — De nombreux réfugiés arrivés ici dernièrement disent que la capitale russe est entièrement entre les mains des anarchistes et que les conditions sont pires que jamais. Il n'y a ni police ni administration civile quelconque et des bandes armées parcourent les rues en volant les passants et souvent en les dévalisant sans risque d'être punies. Ces mêmes fugitifs disent que les rapports au sujet des feux ne sont pas aussi vrais qu'on veut bien le dire. Il est certain que certains quartiers de la ville sont en partie détruits par des incendies, mais que la ville en général possède encore tous ses principaux édifices.

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, 24 septembre

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.78
AVOINE	
2 C. W., déchargé	$ .88
Fourage, Extra No 1	.84½
Fourrage 1	.83
Fourrage 2	.79½
ORGE	
No 3 C. W.	$1.18
Fourrage	.99
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$4.01
SEIGLE	
C. W.	$1.70

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

"Steers."—	
Excellent	$14.00 à $15.00
Choix, 'feeders'	$8.00 à $8.50
Bons	$10.00 à $12.00
"Bulls".—	
Excellents	$7.00 à $7.50
Ordinaires	$4.50 à $5.50
"Oxen".—	
Excellents	$8.50 à $9.50
Bons	$6.50 à $7.50
Ordinaires	$5.00 à $6.25
Vaches.—	
Excellents	$8.50 à $9.00
Bons	$6.50 à $7.50
"Canners"	$4.00 à $5.00
Taures.—	
Excellents	$10.00 à $10.50
De choix. 'Stockers'	$6.75 à $7.75
Bonnes	$7.00 à $8.00
Cochons.—	
Choix	$20.00
Légers (110 et moins). Prix	$15.00
Lourds. Choix	$17.00
Truies	$14.00 à $16.00
Moutons.—	
Agneaux	$16.00 à $17.00
Moutons	$13.00 à $15.00

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Du marchand de gros au détailleur à Winnipeg

Frais pondus	$ .43
Frais	.40
Beurre.—	
Crêmerie	$ .43
De ferme	.40

Prix au producteur:—

De ferme	.38
Crêmerie	.40
Viandes—	
Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon. Flanc	.42
Volailles—	
Poulet	.35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25
Gruau—	
Sac de 80 livres	$4.70

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.17
Five Roses. 2 de 49 liv.	5.22
Five Roses. 4 de 24 liv.	5.37
Purity. Sac de 98 liv.	5.17
Purity. 2 de 49 livres	5.22½
Purity. 4 de 24 livres	5.37½
Royal Household. 98 liv.	5.17½
Royal Household. 2 de 49.	5.23
Royal Household. 4 de 24.	5.38

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne	$58.00
Seigle. Le sac	$5.50

	Son	Gru
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra ... $9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boite de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boite de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26
"Timothy" No 2	$25
"Red Top" No 1	$24
"Red Top" No 2	$23
No 2 Upland	$22
No 2 Midland	$20
Paille	$ 8

UN SOULEVEMENT EN ROUMANIE

Des troubles sérieux se produisent dans le district de Jassy où le mouvement anti-allemand prend de grandes proportions.

Amsterdam, 20. — Des rapports venus d'Allemagne annoncent que de sérieux soulèvements anti-allemands se produisent en Roumanie, et il parait que la reine roumaine, qui était violemment anti-allemande depuis que son pays a été forcé de faire la paix avec les empires du Centre, est la principale instigatrice du mouvement.

Le roi Ferdinand conserve une attitude neutre, mais on croit qu'il cèdera à la pression et se joindra au mouvement anti-boche.

Le Dr W.-S. Solf, le secrétaire d'état allemand pour les colonies et le général Mackenzen, le commandant allemand dans l'Est, et qui était en congé en Allemagne, a été envoyé en toute hâte à Bucharest à la suite de ces troubles.

A LA POURSUITE DES BULGARES

Les Alliés, après avoir fait plus de 10,000 prisonniers, continuent à poursuivre les Bulgares vers la ville de Prilep.

Paris, 20. — Dix mille prisonniers bulgares ont été envoyés à l'arrière le 18 septembre seulement, dit Marcel Hutin, de l'Echo de Paris. On continue de poursuivre l'armée en retraite. En Macédoine, les troupes anglaises et grecques ont lancé une attaque sur le lac Doiran pour faire suite à celle de Monastir.

Le lac Doiran est situé près de la vallée du Vardar qui est l'avenue la plus facile pour se rendre en Serbie et, si les Anglais progressent dans ce secteur et qu'ils remportent une victoire, une nouvelle phase s'ouvrira pour les Alliés sur ce front.

A l'est de Monastir le combat est très intense et on rapporte que les Bulgares mettent en ligne de fraiches recrues. Les Alliés néanmoins ont atteint la longue ligne de montagnes qui bordent la rivière Cerna et ils se dirigent vers la ville de Prilep.

HORRIBLE MEURTRE DE PRINCESSES

On annonce maintenant que la famille royale russe a été brûlée vive, après le massacre de l'ex-tsar.

Londres, 20. — L'ex-tzarine, trois princesses et deux grandes duchesses dont on tait les noms, ont été brûlées à mort après que le tzar eut été exécuté. On donne beaucoup de crédit à cette nouvelle en certains quartiers et l'on va faire une enquête à ce sujet. Après que l'empereur eut été mort elles furent conduites dans une maison isolée en qualité de prisonnières, mais après quelques jours de détention, une troupe de bolsheviki vint les attaquer. Elles se barricadèrent, et c'est alors que les assaillants mirent le feu à la maison.

GRANDS SUCCES EN MACEDOINE

Paris, 19. — En dépit des renforts importants qu'a reçus l'ennemi d'Allemagne, l'offensive alliée continue toujours sur le front bulgare. Cette attaque a lieu sur un front de 21 milles et sur une profondeur de neuf milles en certains points.

Les troupes serbes, en coopération avec les Français et les Grecs, ont pris après un violent assaut 45 villages, dont plusieurs sur les hauteurs de Potchitch et le Bechichte ainsi que sur la rivière Gradeshnitza. Nos alliés ont aussi fait des progrès près de Koziak, en capturant un butin très considérable.

Tous les nouveaux régiments qui ont été jetés dans la mêlée par l'ennemi ont été repoussés loin de leur camp par les troupes serbes. Nos aviateurs survolent les camps ennemis et lancent des bombes qui font un effet inespéré. Les troupes bulgares sont en fuite.

DES RENFORTS POUR LES ALLIES

Washington, 19. — Une armée de 4,800,000 hommes, voilà ce que sera l'armée américaine au mois de juillet prochain, après avoir fait toutes les déductions possibles de morts et de blessés. C'est ce qu'a annoncé en Chambre le général March après avoir discuté la question d'un budget de 7,000,000,000 pour l'armée.

Il y a aujourd'hui 3,200,000 hommes sous les armes, dit le général March, et le programme est d'en appeler 2,700,000 autres d'ici au mois de juillet.

LA BATAILLE REPUGNE AUX BOCHES

Amsterdam, 19. — Un grand nombre de recrues allemandes, la plupart des garçons de dix-huit ans, ont refusé de s'embarquer pour le front à Aix-la-Chapelle, d'après le journal Les Nouvelles. Le journal dit que les soldats ont reçu l'ordre de tirer sur les mutins, dont huit ont été tués et un grand nombre blessés.

Le journal ajoute que les autres révoltés ont été trainés dans le train comme des bestiaux. Quand le train se mit en marche, ils tirèrent sur les soldats des fenêtres des wagons.

LE REICHSTAG ET LA PAIX

Amsterdam, 19. — Constantin Fehrenbach, président du Reichstag allemand, ne voit pas de raisons pour qu'on s'attende à une crise ministérielle en Allemagne, d'après une interview donnée par lui au Local Anzeiger de Berlin.

D'après lui il n'y a plus aucune divergence d'opinions à propos des buts de paix entre les autorités politiques et les milieux militaires, et il n'y a pas lieu de s'objecter à ce que von Hertling demeure chancelier.

"Personne ne doute que le Chancelier soit décidé à amener la paix aux moyens d'ententes, a-t-il dit. Cependant le gouvernement devrait s'opposer aux Pan-germanistes."

Lettre de Paris

DEUX ACTES DE JUSTICE

Tandis que je rédigeais ma dernière correspondence, il se préparait deux actes de justice, qui la complètent en la confirmant. Le gouvernement décidait la promotion du général Foch à la dignité de maréchal de France et la Haute-Cour de Justice délibérait la condamnation de M. Malvy.

L'homme de guerre et l'homme poltique ont été traités, tous les deux, comme ils le méritaient.

Ce double événement m'oblige à reprendre aujourd'hui le sujet que j'avais développé la semaine dernière.

L'élévation du commandant en chef des armées alliées à la plus haute situation militaire qu'il puisse atteindre n'a point pour seul effet de récompenser son éclatant mérite et ses glorieux exploits. Elle présente encore deux significations des plus heureuses: elle affirme et fortifie sa suprême autorité et elle souligne la grandeur de sa dernière victoire.

L'autorité du nouveau maréchal au-dessus de tous les chefs d'armées unis contre l'Allemagne est avérée particulièrement par le témoignage et l'attitude de nos alliés britanniques. Après l'hommage rendu par le premier ministre anglais au génie et aux services de Foch, ainsi qu'au bienfait d'un commandement unique, la Chambre des Communes a voulu adresser au général français des félicitations officielles. On a fait remarquer que c'était la première fois que le Parlement de Londres accomplissait un tel geste en l'honneur d'un chef de nationalité étrangère.

C'était indiquer que, pour les Anglais, le chef des armées de l'Entente n'est plus un étranger.

L'acte a une importance considérable. Il réduit à néant les racontars tendancieux des pessimistes ou des malintentionnés, qui prétendaient que l'Angleterre, après s'être opposée à l'unité du commandement, ne le supportait qu'avec impatience et déplaisir. Les représentants du peuple anglais ont tenu à démentir, avec éclat, cette mauvaise et absurde rumeur.

Et puis, tout le monde a compris, en France et ailleurs, que la promotion du généralissime était la plus haute et la plus topique attestation de la victoire. Ce bâton de maréchal, dont notre gouvernement est si peu prodigue qu'il ne l'a donné jusqu'ici qu'au premier vainqueur de la Marne et seulement après deux années, Foch le reçoit aujourd'hui, parce que son habile et audacieuse manoeuvre a, pour la seconde fois, et définitivement, sauvé la Patrie.

Ceci, je le notais dans ma dernière correspondance et les événement confirment de jour en jour avec plus de force, la vérité de cette appréciation. Les Allemands n'ont pas su ou n'ont pas pu saisir l'heure psychologique; ils ne la retrouveront pas. Chaque journée qui passe accroît, en notre faveur, la différence des effectifs. Au printemps prochain, ce seront probablement trois millions de soldats américains qui épauleront, dans nos tranchées, les forces anglo-françaises, avec deux autres millions exercés sur notre territoire ou prêts à passer l'Océan. Et, quand on voit ce que, dès maintenant, notre état-major peut obtenir, il est facile d'augurer les réalisations qui seront en son pouvoir avec cette augmentation de troupes.

A l'heure où j'écrivais ma lettre précédente, on ne savait point comment se terminerait la retraite allemande au nord de la Marne. Mais, surtout, on ignorait si, après une telle poussée, les armées de l'Entente auraient assez de vigueur et de disponibilités fraîches pour porter un nouveau coup immédiat à l'ennemi. Aujourd'hui, les plus optimistes espoirs sont dépassés. Tandis que les armées du Kronprinz d'Allemagne se cramponnent entre la Vesle et l'Aisne, serrées de près par nos vaillants soldats, les troupes du Kronprinz de Bavière reculent en désordre sous le coup de boutoir que leur ont asséné les contingents franco-britanniques. Montdidier, que nos ennemis étaient si fiers de nous avoir enlevé au mois d'avril, est non seulement hors de leurs griffes, mais loin de leurs atteintes. Il y a quatre mois, Ludendorff avait choisi ce secteur, où se rejoignent les armées anglaises et française, parce qu'il le considérait comme un point faible, où la brisure de notre front serait plus facile. A présent, grâce à la soudure intime et infrangible entre les deux armées, sous un commandement unique, c'est le secteur même qui réagit victorieusement. Nous sentons désormais, avec une confiance assurée, que, lorsque la résistance ennemie ralentira ou arrêtera momentanément notre avance, déjà magnifique et fructueuse, en ce point, le généralissime choisira quelque autre partie, affaiblie par les prélèvements de réserves, pour imposer aux troupes allemandes un nouveau recul et de nouvelles pertes. Car l'initiative est passée, manifestement, entre ses mains. Il ne la lâchera plus.

Quant à la condamnation de M. Malvy, je me garderai bien de prétendre que c'est une victoire remportée par un parti sur un autre et qu'elle flétrit, avec l'ancien ministre de l'Intérieur, les groupes qu'il représentait au pouvoir. Parmi les juges qui l'ont frappé, on rencontre un bon nombre de ses anciens amis politiques: ils se sont élevés au-dessus des attaches et des considérations de prsonnes ou de factions, pour se prononcer selon la justice. Et, s'il est vrai que quelques autres parmi les tenants de l'opinion que professait M. Malvy, commettent l'imprudence de le soutenir dans sa déchéance trop méritée, ils n'engagent qu'eux-mêmes.

Il n'en est pas moins vrai que la marque d'infamie, imprimée sur le front de cet homme par le mot de "forfaiture", et le bannissement que le rejette hors de France, impliquent une grande et salutaire leçon politique.

Cette condamnation, modérée dans l'application de la peine, mais très sévère dans l'appréciation de la faute, — puisque l'ancien ministre est convaincu d'avoir "méconnu, violé et trahi son devoir" — n'est pas seulement un soulagement pour la conscience publique; elle est un enseignement.

Quelques mois avant la guerre, un livre avait paru, qui obtint un succès considérable, parce que, par son titre et par son contenu, il caractérisait trop exactement les moeurs politiques instaurées par le régime électoral et parlementaire qui s'était peu à peu introduit chez nous. Je veux parler de la **République des Camarades**. Cette camaraderie complaisante et quelquefois complice, entre les représentants des différents partis qui prétendaient se combattre, entre les politiciens tarés et les défenseurs de la morale qui les attaquaient, entre les soutiens de l'ordre et les fauteurs de la révolution, parfois même entre l'opposition et le gouvernement, cette camaraderie, dis-je, était à la racine de bien des fautes et de bien des erreurs. Il semblait que la guerre, avec le caractère impérieux et pressant des devoirs qu'elle impose aux détenteurs de la puissance publique, aurait dû l'abolir. Or, on a pu craindre, au cours du procès Malvy, qu'elle ne l'eût laissé subsister tout entière. Sans doute, elle avait été brisée par l'énergie de Monsieur Clémenceau, poursuivant les politiciens qu'il soupçonnait de défaillance; mais, pendant la comparution des témoins, ses prédécesseurs au pouvoir ne surent pas montrer la même intelligence de la situation, ou la même vigueur de caractère; ils couvrirent leur ancien collègue, avec des attitudes et des déclarations qui laissaient trop visiblement percer les vieilles et funestes habitudes de camaradreie suspecte et déprimante. Au surplus, l'un des grands torts de l'accusé lui-même n'avait-il pas consisté à recevoir en "camarades" des individus suspects ou malpropres que, ministre de l'Intérieur, il aurait dû surveiller et punir comme des malfaiteurs?

Mais les Sénateurs, érigés en juges, ont mieux compris les obligations que leur créait cette magistrature. Ils se sont dégagés de la camaraderie politique à l'égard de M. Malvy et ils n'ont pas voulu admettre que cette camaraderie atténuât la conduite de M. Malvy lui-même envers la bande qu'il avait ménagée. Ils ont donc prononcé un arrêt qui fait date dans notre histoire parlementaire, aussi bien que dans l'évolution de la guerre. Cet arrêt déclare implicitement que les ministres ont des devoirs et des responsabilités qui les engagent et qui peuvent entraîner, contre eux, quand ils le négligent, autre chose que l'éloignement anodin et momentané du pouvoir. Le code pénal a des sanctions contre ces hauts fonctionnaires aussi bien qu'à l'encontre des petits employés. C'est une nouvelle manière de voir, que nous devons à l'esprit meilleur créé par l'épreuve nationale, et qui lui survivra. La politique future en sera considérablement assainie. Ainsi, du même coup, un ancien ministre, traître à son devoir, est frappé d'un juste châtiment, et un funeste errement politique est redressé, pour le présent et pour l'avenir.

C'est la guerre qui continue, chez nous, son oeuvre purifiante. Chaque péripétie nouvelle, au cours du drame gigantesque, nous fait donc avancer d'un nouveau pas vers la victoire finale, et, en même temps, nous prépare à en tirer, une fois la paix conclue, meilleur profit pour la restauration française. Notre patrie avait pu commettre les fautes, et même des fautes lourdes; elle avait cependant conservé, dans son sein, des vertus assez vivaces et des ressources assez profondes pour se corriger et se perfectionner ellemêm, au contact de cette force qu'un de nos grands poètes appela "la bonne souffrance".

François Veuillot.

POURQUOI ELLE CRAQUE

(La **Croix**, Paris)

Quelques mois avant la guerre il y eut au Jardin d'Acclimatation une curieuse exposition d'insectes vivants.

On assistait vraiment à leur existence étrange, à leurs luttes, à leurs pièges, à leurs travaux, à de véritables drames mettant aux prises des fourmillières entières.

Un des inspirateurs de cette exposition me pilotait et me levait quelques voiles sur cette vie mystérieuse de l'insecte, vie mécanique et stupide **en apparence**, vie régie en réalité par des lois profondes où l'on sent toute la vérité de la parole sacrée: Dieu n'est pas plus grand dans la planète immense, ni plus petit dans la plus humble fourmi.

Or, une des grandes lois qui régit l'insecte est la loi de l'équilibre.

Quand, pour des raisons aussi mystérieuses que lui-même, un insecte se met à opprimer les autres par son nombre ou sa férocité, surgit un autre insecte qui devient son parasite et a pour mission spéciale de le faire rentrer dans le rang.

Ce parasite remplit son rôle avec une implacable rigueur, faisant d'effarantes hécatombes, laissant à peine quelques individus pour perpétuer l'espèce.

Il semble que la même loi divine s'applique à l'insecte humain.

Quand un peuple fait le rêve fou d'opprimer tous les autres et de devenir "le seul peuple" alors, les sèves refoulées dans les racines des races suscitent partout d'irrésistibles réactions.

Ce fut l'histoire de la décadence romaine. Graecia capta ferum victorem cepit... un peu l'histoire de Louis XIV: "Mon fils, il n'y a plus de Pyrenés!" Beaucoup l'histoire de Napoléon Ier, et celle de la plupart des conquérants.

Une race ne meurt pas.

Elle peut sommeiller pendant des siècles; mais vienne un vent favorable, elle surgira, en des fruits inattendus de verdeur et d'espérance... Parlez donc aujourd'hui avec un Tchéco-Slovaque!...

Cette loi d'équilibre joue maintemant pour l'Allemagne avec une rudesse de riposte qui ne fait que commencer.

Le peuple allemand peut verser sur les deuils de cette guerre des larmes de crododile. La réalité est qu'il a voulu mettre le monde entier dans son casque... il l'a voulu insolemment et par tous les moyens.

Mancenillier sinistre, il grandissait pourtant à son aise par la paix; il prenait tout, ne permettait à rien de croître que pour lui et par lui.

Avant 1914 où n'était-il pas?..

Il aurait pu si bien continuer!..

C'était si facile!... Il n'avait qu'à laisser jouer dix ans encore sa formidable organisation mondiale.

Oui! mais ceux que Dieu veut perdre "il leur tourne la tête", disaient déjà les anciens.

Pourquoi se gêner?

Pourquoi attendre dix ans quand on a une telle géante armée...? quand la poire du monde est mûre...? quand on n'a qu'à étendre le bras pour la voir tomber dans son gantelet de fer...?

Et le peuple allemand ne s'est pas gêné.

Il y est allé avec une brutalité, une hypocrisie, un mépris des faibles, un besoin bestial de voler, de massacrer et de détruire, qui aurait fait rêver un Néron ou un Tibère.

Il n'a pas cru à l'impondérace... à la loi invisible...

Il n'a pas cru à l'impontérable... qu'a le peuple qui meurt sur celui qui le tue...

Tout cela, c'était de la poésie, bonne tout au plus pour bercer les cerveaux dilettantes pendant la paix... c'était de la littérature pour les touristes français en vacances... une musique de légende qu'écoutait en souriant Hindenburg le Formidable.

Que vienne la guerre... on verrait ce qu'est la prosaïque réalité seule chose qui vraiment compte.

Or, la réalité, c'est que l'Allemand qui ne croit qu'au succès du colossal, va tomber de par la loi divine qui régit même l'insecte.

Le kaiser, épaulé par Krupp et Ludendorf, va être jeté à terre par la petite main d'une petite fille du Lusitania.

Pas même David et Goliath!...

Et sa chute sera grande, car les réactions sont proportionnées aux préactions.

Et c'est pourquoi aujourd'hui, nous autres les opprimés d'hier, il nous faut lever les yeux et les coeurs au-dessus de la matérialité des faits.

"C'est en vain que le cultivateur sème son grain, si Dieu ne fait pas luire son soleil et tomber sa pluie."

C'est en vain que nos poilus seraient des héros, si ne jouait, au-dessus d'eux, et en rapport avec leurs efforts, la grande loi d'équilibre, établie dans une pensée de miséricorde par Celui qui aime les humbles et résiste aux superbes.

Tout dans cette guerre, a été la déroute des pronostics humains.

"L'homme s'agite... Dieu le mène!" disaient nos pères.

Dieu mène encore les enfants.

Il les mène aujourd'hui à Soissons ou plutôt il les y ramène.

Le chemin a été long et dur.

Nous marchons, depuis quatre ans, les pieds dans le sang des martyrs...

Nous t'implorons aujourd'hui Seigneur!...

Nous reconnaissons que, si nous faisons le geste des braves, c'est toi... et toi seul qui le fécondes...

Fais-nous arriver vite, ô Dieu des armées, sur le sommet d'où l'on verra l'Allemand vaincu repasser enfin le Rhin...

Donne-nous bientôt, au nom de ta loi de justice et d'amour, la victoire et la paix!...

Pierre l'Ermite.

LES PERLES

Du "Phare de Calais", dans un compte rendu d'obsèques:

"...Les coins du poêle étaient tenus par les lieutenants généraux M..., D..., De W... et P...

"Puis venait le coussin sur lequel étaient déposées les décorations du défunt ainsi que son cheval d'armes..."

Mais il ne devait plus rester de place pour les décorations!



LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à midi, vendredi le 4 octobre 1918, des soumissions pour la construction d'un Pavillon "des maladies nerveuses", des "Pavillons des Convalescents", d'un Pavillon "de traitement actif de longue durée" et des Pavillons "de traitement actif" à l'Hôpital Militaire de (Tuxedo) Winnipeg, Man., lesquelles soumissions devront être séparées, cachetées, adressées au soussigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "**Soumission pour édifices d'un Hôital Militaire, Pavillons des Convalescents, Winnipeg, (Tuxedo)**", etc., selon le cas.

On peut consulter les plans et devis et se procurer des formules de soumission aux bureaux de l'architecte en chef, du ministère des Travaux publics, Ottawa, de l'architecte résident édifice Lindsay, Winnipeg, et du surintendant des Hopitaux Militaires, édifice Notre Dame Investment, Winnipeg, Man.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère, conformément aux conditions mentionnées dans les dites formules.

Un chèque égal à 10 p. c. du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie, des bons des emprunts de guerre du Dominion, ou des bons d'emprunts de guerre et des chèques pour compléter le montant.

Par ordre,

R. C. DESROCHERS, Secrétaire.

Ministère des Travaux publics, Ottawa, 11 septembre 1918.



AVIS AU PUBLIC

AVIS est par les présentes donné que, d'après l'Acte Impérial de l'armée, aucun soldat ne peut subir de retenue de solde pour dette personnelle. Si les habitants de ce district permettent aux soldats de contracter des dettes envers eux, ils le font à leurs propres risques.

E. C. ASHTON, Major-Général, Adjutant Général suppléant.

Ottawa, le 9 septembre 1918.

DE LA LECTURE POUR NOS SOLDATS

Tous les gens qui reçoivent à leur foyer des journaux français, tels que le "Devoir", le "Droit", la "Liberté", le "Manitoba" et autres, sont priés de les conserver et de les faire parvenir à la Maison Provinciale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Demande à louer.—Homme marié, 15 ans d'expérience dans la culture, désire bonne demie-section à louer. Ecrire en donnant les détails nécessaires, à **Casier postal 36, LaFlèche, Sask.**

A vendre.—Un tracteur de 18x35 H. P. à gasoline et à l'huile, ainsi qu'un moulin à battre et une charrue à 6 oreilles pour chaume, et 6 oreilles à casser avec 12 pointes extras. Prix: $2,500. S'adresser à **M. Jos.-A. Cormier, La Salle, Man.**

A louer.—Trois appartements de quatre chambres chacun dans le Bloc Paquin, au coin des rues Aulneau et Cathédrale. Familles sans enfants désirées. S'adresser à **126 rue Aulneau, Saint-Boniface.**

On demande à acheter.—Une bonne terre pour culture mixte, avec ou sans roulant, situé dans un centre canadien-français. Ecrire avec détails complets, et grandeur prête à ensemencer au printemps. Etat des bâtisses, bois, eau, distance de l'église et des chars, et plus bas prix. S'adresser à **Fermier, a/s de la "Liberté", Winnipeg, Man.**

Demande à louer. — Une bonne ferme avec chevaux et machineries. S'adresser à **Frank Caron, Saint-Jean-Baptiste, Man.**

On demande une servante âgée de plus de 16 ans, pour s'occuper d'un enfant de $2\frac{1}{2}$ ans et de légers ouvrages de maison. Bons gages. S'adresser le plus tôt possible à **Mme Edouard Bourque, Suite 3, Ivan Court, avenue River, Winnipeg, Man.**

A vendre, dans une bonne paroisse canadienne-française, à 125 milles de Winnipeg, une bonne boutique de barbier, faisant de très bonnes affaires, y compris chaise de barbier et deux tables de billard. Maison 30x20, $1\frac{1}{2}$ étage, avec cuisine additionnelle de 16x20. Prix: $1,600; comptant de $600 à $800. Bonne chance pour un barbier. S'adresser au **Comptoir Agricole, Limité, 300 Grain Exchange, Winnipeg, Man.**

Argent à prêter sur premier hypothèque pour 1 ou 5 ans, à 7%. S'adresser au **Comptoir Agricole, Limité, 300 Grain Exchange, Winnipeg, Man.**

Désire acheter, de seconde main, un réservoir à gazoline, soit marque Bowser ou autres. S'adresser au **Comptoir Agricole, Limité, 300 Grain Exchange, Winnipeg, Man.**

A vendre. — Un piano carré en très bon ordre et à des conditions faciles. S'adresser à **Mme Dusablon, 89 rue Berry, Norwood, Man.** Veuillez prendre note de cette annonce et vous assurer du bon marché, jusqu'à ce qu'avis de vente ait paru.

Bonne servante demandée. Bons gages. Pas de lavage si désiré. S'adresser à **Mme O'Connell, 637 avenue Bannatyne, Winnipeg.**

SAINT-BONIFACE

Le conseil municipal a tenu une assemblée, hier soir. M. J.-B. Coté a résigné ses fonctions de greffier de la cité de Saint-Boniface.

* * *

La retraite des élèves du collège commence ce soir et se terminera dimanche.

* * *

L'aviateur Joseph Renaud, de cette ville, est en promenade ici pour une semaine, après quoi il retournera au camp d'aviation de Toronto.

* * *

Les actionnaires de l'Union Canadienne sont priés d'assister à une assemblée qui sera tenue le mardi 1er octobre, à 8 heures du soir, dans les salles de l'Union.

* * *

Lundi soir avait lieu une réunion de l'Exécutif de l'Association d'Education.

* * *

M. A.-L. Brunelle, représentant de la Victoriaville Clothing Co., est de passage à Winnipeg et St-Boniface, l'hôte de M. Rodrigue Panneton, de la Banque d'Hochelaga.

* * *

M. Armand Page, de Montréal, est arrivé dernièrement à Saint-Boniface. Il est à l'emploi de la Banque d'Hochelaga.

* * *

Les employés de la Banque d'Hochelaga annoncent avec satisfaction le départ des inspecteurs.

* * *

Le tirage du Club de Tennis a eu lieu dimanche dernier. Le gagnant du premier prix, un gramophone évalué à $300, fut M. P. Gosselin. Le second prix fut gagné par M. René Masson.

* * *

Mlle Lamoureux, 186 rue Horace, Norwood, est actuellement en promenade chez sa soeur, Mme A. Carrière, de Saint-Pierre.

* * *

Cas de Rougeole. "Trois de mes enfants", écrit Mme Anna Larson, de Merrill, Wis., furent atteints de rougeole, mais le Novoro du Dr Pierre les guérit vivement et ils purent bientôt retourner à l'école." Ce vieux remède herbeux, digne de confiance, est un fidèle et véritable ami dans des milliers de familles. Il n'est pas vendu par les droguistes. Ecrire pour de plus amples informations au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 2501 Washington Blvd, Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

ELECTION DES OFFICIERS

L'élection des officiers de la Fanfare LaVérendrye pour l'année 1918—1919 a donné le résultat suivant:

Président, M. C.-C. Bernier; Vice-président, M. Joseph Clément; Secrétaire-trésorier, M. Joseph Vermander; Directeur en chef, M. Paul Salé; Directeur, M. J. Vermander; Sous-directeur, M. Oswald Paul; Bibliothécaires, MM. Louis Lévêque et Arthur Vermander; Membres du comité: MM. Albert Pétrin, Philippe Paul, Henri Lévêque et Willie Lévêque.

CHEZ LES REDEMPTORISTES

Le R. P. Lemieux et son **socius**, le R. P. Lamontagne, sont venus faire la visite annuelle de la maison de Sainte-Anne des Chênes, Man.

SACRE-COEUR

Nous sommes heureux de pouvoir informer tous les amateurs des réunions de famille du Sacré-Coeur de Winnipeg, que la première partie de cartes de nos séries de la saison d'hiver, aura lieu le mardi, le premier octobre prochain.

Pour éviter les abus de demandes de gâteaux aux dames de la paroisse, la Commission Scolaire a décidé de se charger de fournir le café et les biscuits qui seront servis à toutes les soirées, quelque soit le groupe ou la société qui sera chargée d'en organiser le programme, car l'on tient à ce qu'il y ait chaque fois une attraction quelconque. De plus, vu l'augmentation de nos frais pour le soutien de notre école qui augmente d'importance, d'année en année, la Commission Scolaire s'est vue obligée d'imiter ce qui se fait partout, c'est-à-dire, de faire payer à tous indistinctement, 25 sous d'admission. Comme, du reste, nous sommes de ceux qui reconnaissent aux dames les mêmes droits qu'aux hommes, droits qu'elles revendiquent à juste titre, cette terrible guerre nous ayant prouvé que le beau sexe était, en tout, capable de faire aussi bien, sinon mieux que le sexe laid et soi-disant fort, nous sommes donc certains qu'elles seront fières de prouver que leur revendication de ces droits était parfaitement justifiée, en venant à nos charmantes soirées en plus grand nombre que jamais; elles y apporteront même un privilège que le vilain sexe pourra revendiquer en vain, comme égalité complète, c'est... la **grâce**.

N'oubliez pas le mardi soir, 1er octobre, la première partie de cartes dans les salles du Sacré-Coeur.

* * *

La date de l'ouverture du bazar de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg est définitivement fixée au lundi, 11 novembre prochain. Les dons commencent à arriver au presbytère avec plus d'abondance que l'on pouvait espérer dès le début des demandes faites pour cette récolte bienfaisante.

La raison de ce bazar, fait pour le soutien de la seule école française de Winnipeg, est si patriotique pour tout Canadien-français vraiment fier et digne de ce titre, qu'il est à espérer que tous ceux et toutes celles de la province de Manitoba qui liront ces lignes, auront à coeur d'y participer, en envoyant un don quelconque en argent, en nature, ouvrages de fantaisie, conservés alimentaires, en un mot, tout, aussi minime que soit la somme ou l'objet, sera reçu avec la plus grande reconnaissance et, tout donateur aura la satisfaction intime d'avoir fait une bonne et patriotique action.

Les envois doivent être adressés au Rév. Père A. Normandin, curé de la paroisse du Sacré-Coeur, coin Lydia et McDermot, Winnipeg.

Liste des dons pour le bazar de 1918

Congrégation des Dames de Sainte-Anne, $50; Mme L. Richer, $50; M. J.-M. Bessette, $50; Mgr A. Sinnott, $25; Mme C.-G. Théroux, $20; Ligue du Sacré-Coeur de Winnipeg, $20; Le Comptoir Agricole, $10; Dr J.-S.-L. Joncas, $10; M. P.-A. Talbot, $10; Dr F. Lachance, $5; M. J.-W.-L. Forget, $5; M. A.-R. Boivin, $5; M. A. Préfontaine, $5; Massey-Harris Co. Ltd., $5; Mgr A. Cherrier, $5; Jobin, Marrin Co. Ltd., $5; M. P. Poulin, $5; T. Eaton Co. Ltd., $5; Anonyme, $3; M. A. Kéroack, $2; M. W.-J. Quinlan, $2; M. Jos. Richer, $1; Dr J.-P. Raleigh, $1; M. J.-Ernest Cyr, $1; M. E.-F. Hutchings, $1; McLean and Garland Co., Ltd., $1; M. H.-J. Bergevin, $1; M. J. Gauthier, $1; M. l'abbé L. Primeau, $1.

Objets reçus jusqu'à date

M. J.-L. Leduc, un magnifique secrétaire en acajou; Mme L. Richer, service de vaisselle (98 morceaux), et une statue de sainte Anne; les Rév. Soeurs de l'école du Sacré-Coeur, une nappe à thé, brodée; Standard Supply and Fuel Co., une tonne de charbon et une corde de bois; Henry Birks and Sons, une demi douzaine de cuillères à thé en argent; D.-R. Dingwall and Co., sacoche; The Ryan Devlin Shoe Co., pantoufles; The Winnipeg Piano Co., M. A.-E. Grasby, records de gramophone, valeur de $5; Richard-Béliveau Co. Ltd, cigares, valeur de $5; M. J.-A. Béliveau, cravate; M. D.-S. Perrin and Co., biscuits; M. L.-A. Goyette, une bouteille Thermos; M. W.-R. Milton and Co., Bain Banfield and Co., une lampe électrique; Robinson and Co., étoffe; Coleleugh and Co., savon; Baie d'Hudson, épiceries; M. Zanettin, un grilleur électrique; The Winnipeg Church Goods, marchandises; M. Ernest Laliberté, un sac de patates; M. Roy, Liggett's Stores, une bouteille de parfum; M. J. Hélie, épiceries; M. C. Degagné, épiceries; The Royal Crown Soap, savon; M. W. Olivier, sucre, valeur $1; Mme River, un sac de patates et objets de fantaisie; St. Boniface Creamery, 10 livres de beurre de première qualité; Mme H. Pélissier, 10 livres de thé et 5 livres de café; Marius et Co., une caisse de macaroni, 10 livres; M. P. Villeneuve, un canari; Andrew and Co., beurrier et couteau à beurre; D.-R. Dingwall, horloge dorée; M. H.-S. Liggin, différents articles; M. Bowman, livre; Birt Saddlery Co., bourses; Gordon Mitchell, différents articles; Mme Grant, objets pour lotterie; Mme Faulkner, objets pour loterie; Mme Désautels, objets pour loterie; Mme V. Rho, objets pour loterie et bols en porcelaine; Mme J.-B. St-Pierre, objets de fantaisie et plateau en cristal; Mme Bruyère, bol en verre taillé; les Rév. Soeurs Oblates de Saint-Charles, articles de fantaisie; Anonyme, articles de fantaisie; un paroissien, complet en fourrure pour enfant; Mme P. Lacasse, deux poupées; Mme V. Guilbert, cabaret, objets de fantaisie, plateau et articles pour la pêche; Mme Manseau, jardinières; Juniorat de Saint-Boniface, patates; M. et Mme Moissan, une lampe; Carnefac Stock Food Co. Ltd, un sac de farine; Mme A. Chabot, poupée et éventails; Mme Brault, objets de fantaisie et articles de fantaisie pour la pêche; Mme Besse, conserves et beurre de poires; Mlle Y. Thibault, objets pour la pêche; une amie de la paroisse, un vase.

EN VISITE

Letellier, Man. — M. l'abbé V.-Pierre Jutras, curé de La Baie-du-Febvre, P. Q., est en visite chez son frère, M. l'abbé Norbert Jutras, curé de Letellier, Man.

Dimanche dernier, la famille Jutras avait la bonne fortune de se réunir au complet chez M. Joseph Jutras, de Saint-Pie, où se trouve la terre paternelle. Soeur Norbert de Marie, des SS. NN. de Jésus et de Marie, fille du regretté M. Moïse Jutras, était aussi présente à l'appel.

Nous souhaitons la plus chaleureuse et cordiale bienvenue à notre distingué visiteur.

Ne pereat unus.

Belle-Humeur.

— Comment, Miscette, la boîte de bonbons que t'a apportée bonne maman est déjà vide?

— Mais... tite mère... pisque c'étaient des fondants!

ASSOCIATION D'EDUCATION DES C.-F. DU MANITOBA

Chambre 6, Immeuble Provencher, St-Boniface, Man.

Plusieurs écoles sont encore vacantes dans nos centres français; c'est donc des institutrices qu'il nous faut.

Nous nous adressons aujourd'hui aux jeunes filles qui ont passé avec succès les examens du XIème grade; nous pourrions les diriger avec avantage vers quelque bonne école et le Département ne ferait pas de difficultés pour leur accorder un permis d'enseignement.

De cette façon elles nous rendraient service tout en touchant un assez joli salaire.

L.-P. Gagnon,
Sec. de l'Exécutif.